

PIERRE SAUREL

La vieille est folle



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 20

La vieille est folle

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 423 : version 1.0

La vieille est folle

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1982.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Un étrange client

À son retour de New York où, bien malgré lui, Robert Dumont, le détective manchot, s'était vu forcé de devenir une sorte d'agent double, une surprise attendait l'ex-policier.

Depuis déjà deux ans, le Manchot dirigeait son agence de main de maître. Mais c'était bien la première fois qu'il devait abandonner son poste et laisser son premier assistant, Michel Beaulac, diriger la barque. Dumont avait dû quitter la métropole en laissant croire à ses collaborateurs qu'il avait été victime d'une crise cardiaque, que le médecin l'obligeait à prendre quelques jours de repos et que, pour ne pas être dérangé, il refusait de dire où il se rendait.

La vérité était tout autre. La G.R.C. l'avait forcé à jouer le rôle d'un marin manchot, un

Marseillais, venu en Amérique pour conclure une importante transaction de drogues.

Seule, la jolie Candine Varin avait pu aider son patron. Il lui avait demandé de se rendre à New York, mais sans lui fournir de détails. Et la sexubérante blonde avait été mêlée à une aventure incroyable. (Lire le Manchot n° 19 *Le Manchot de Marseille*.)

Mais voilà qu'avant de se rendre au bureau de l'agence, Robert Dumont avait eu certaines affaires à régler ; notamment, il avait dû s'arrêter à sa banque et mettre en sécurité une somme importante qu'il avait reçue en paiement de ses services. Quand il avait appelé à son bureau pour mettre Michel au courant de son retour, personne n'avait répondu et, plus tard, en arrivant à son agence, il avait trouvé sur la porte une petite carte indiquant que les bureaux étaient fermés pour la journée.

« Ah çà, que se passe-t-il ? Jamais on ne ferme au milieu de la semaine. Michel n'est pas chez lui. Ça ne répond pas chez Rita. Je n'aime pas ça du tout. »

Rita Michaud était la secrétaire de l'agence. Si son rôle semblait effacé, elle en constituait néanmoins un rouage important. Appelée à prendre des décisions importantes, elle remplissait également le travail de comptable.

Le Manchot tira la clef de sa poche et entra dans les bureaux de l'agence. Tout était silencieux. Même le détective Landry, qui s'occupait du service des gardes de sécurité, n'était pas à son poste.

Dumont s'avança vers le bureau de la secrétaire. Et là, tout près du téléphone, il aperçut quelques télégrammes qu'on avait dû lire mais qui n'avaient pas encore été classés. Dumont en prit un. Il était adressé à l'agence de détectives privés Robert Dumont. À sa grande surprise, le Manchot lut : « Nous sympathisons beaucoup avec vous dans le malheur qui vous frappe. »

Le second télégramme disait simplement : « Sincères condoléances. »

Un tremblement nerveux agita la main droite du détective. Quelqu'un, un employé de l'agence sans aucun doute, était décédé. Mais qui ? Tout

de suite, il pensa à son adjoint, le jeune Michel Beaulac, cet ancien policier qui lui était devenu indispensable.

« Non, non, ce ne peut être lui. Mais comment se fait-il que je n'aie rien su ? Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ? »

Pourtant, Dumont connaissait bien la réponse à cette question. Personne ne savait où le rejoindre. Rapidement, le Manchot se mit en communication avec Candy.

– Je me demandais ce que vous faisiez, Robert. Il est près de dix heures.

– Saute dans ta voiture, Candy, et rejoins-moi à l'agence tout de suite.

– Quelque chose ne va pas ?

– Je l'ignore, je nage présentement en plein mystère. Fais vite, je t'attends.

Et quinze minutes plus tard, comme Candy s'apprêtait à stationner sa voiture devant les bureaux de l'agence, elle vit Robert Dumont sortir en courant.

– Nous n'avons pas une seconde à perdre, dit-

il en s'installant sur le siège, à côté de Candy.

– Robert, qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes pâle comme si vous vous étiez flanqué la face dans une poche de farine.

– Un malheur !

– Quoi ?

– Ne t'énerve pas, je t'en prie. J'ai dû appeler un ami dans la police pour connaître la vérité. Les bureaux étaient fermés, ça ne répondait nulle part... et ces télégrammes de condoléances...

Candy appliqua brusquement les freins et le Manchot faillit s'écraser la tête dans le pare-brise.

– Parlez, Robert, je veux savoir...

– Rita... un accident de voiture. Tuée sur le coup !

Il y eut un profond silence. Candy revoyait la jolie secrétaire qui adorait son travail, qui avait annoncé son prochain mariage tout en promettant au Manchot qu'elle demeurerait à son emploi.

– Je ne peux pas le croire, murmura Candy. Non, non, c'est pas possible.

– Les funérailles ont lieu ce matin, dix heures. C’est commencé. Nous nous rendons tout de suite à l’église. Nous étions absents tous les deux, on ne pouvait nous rejoindre. Je te jure que ce sera la dernière fois que je quitterai le bureau de cette façon.

*

– Ne me pose pas de questions, Michel. Candy et moi ne pouvons parler. Mais sache bien que nous sommes en parfaite santé. Dis-moi plutôt comment c’est arrivé.

Le grand Michel murmura :

– Elle était sortie avec René, son ami, elle rentrait chez elle. Sur le coin, il y a un feu de circulation. La lumière était verte, alors elle n’a pas hésité. Une voiture a traversé sur la rouge, l’a heurtée de plein fouet, elle est tombée et la roue avant lui a écrabouillé la tête. Je l’ai vue, c’était affreux. Évidemment, le conducteur était ivre. Il est encore derrière les barreaux.

– Quand est-ce arrivé ?

– Avant-hier. Les parents de Rita ont voulu que tout se fasse très vite... et de toute façon on pouvait pas l'exposer. Alors, moi, j'ai décidé de fermer le bureau, pour la journée. Je savais pas quand vous reviendriez. Alors, j'avais pris une décision pour remplacer Rita.

– C'est-à-dire ?

– Yamata !

Le Manchot parut surpris. Depuis quelques mois, le jeune Beaulac partageait sa vie avec une jeune et jolie Canadienne d'ascendance japonaise. Yamata était très sympathique, mais pouvait-elle remplir les fonctions de secrétaire ?

Michel rassura le Manchot.

– Remarquez que ce n'est que temporaire. Moi, j'ai toujours dit que la place d'une femme, c'est au foyer ; le travail dans les bureaux, c'est pour les hommes.

– Allons, allons, tu raisones comme si tu vivais encore au début du siècle.

– Yamata remplace Rita pour quelques jours,

quelques semaines peut-être. Elle est bilingue, elle a été professeur. Elle est peut-être pas sténographe, mais elle tape très bien à la machine. Aujourd'hui, la sténographie, ça sert rien que dans les cours de justice. Au bureau, quand on a une lettre à dicter, on le fait sur l'enregistreuse. Yamata est folle de joie. Elle disait s'ennuyer, seule, à la maison.

Le Manchot n'osait pas l'avouer à Michel, mais il songeait que Yamata, même si elle était excessivement jolie, correspondait mal à l'image de la parfaite secrétaire.

« Une Japonaise, secrétaire d'une agence de détectives composée strictement de Québécois... Pourtant, je ne suis pas raciste. »

Après une journée passée avec les parents de Rita Michaud, la vie avait repris son cours à l'agence de détectives privés de Robert Dumont. Yamata prenait les bouchées doubles. Michel resta avec elle, au bureau, durant deux longues soirées. Elle étudia les différents dossiers, apprit les codes téléphoniques permettant à la secrétaire de transmettre des ordres aux employés sans

attirer l'attention de ceux qui se trouvaient dans la salle d'attente et travailla de longues heures à la machine à écrire afin de retrouver la vitesse nécessaire.

– Mais je ne resterai pas toujours secrétaire, avoua-t-elle à Michel. Je veux devenir détective, comme Candy.

– Carabine ! Jamais je te permettrai de faire ça !

– Allons, Minou, tu sais bien que je déteste recevoir des ordres.

Michel éclata de rire.

– Un petit bout de femme comme toi, détective. Mais tu ferais même pas peur à un enfant.

– C'est que moi, je me servais de mon intelligence, fit Yamata avec un sourire malicieux. Et puis, tu sais fort bien que je suis capable de me défendre, mieux qu'un homme, mieux que toi en tout cas. Je connais le judo et le karaté, je l'ai déjà prouvé.

– En attendant, contente-toi du travail de

secrétaire. Tu en as beaucoup à apprendre. La semaine achève et je gage que tu n'as pas préparé nos salaires.

– C'est moi qui dois faire ça ?

– Mais oui. Si tu pensais avoir le temps de te croiser les bras, tu te trompes joliment.

Ce matin-là, Yamata transmet un appel au Manchot.

– Un homme qui ne veut pas se nommer. Il dit que c'est très important.

Dumont prit l'appel.

– Vous aimeriez toucher la somme de dix mille dollars, Manchot ? fit une voix sèche.

– Qui parle ?

– Aucune importance. J'ai besoin de vous et je suis prêt à payer.

Le Manchot s'était bien juré de ne plus jamais se laisser prendre. Non, on ne l'obligerait plus à travailler pour quelqu'un dont il ignorait l'identité. Aussi, il répondit brusquement :

– Je regrette, mais je ne travaille jamais dans

ces conditions.

Et il allait raccrocher lorsque l'homme cria presque, à l'autre bout du fil :

– Ne raccrochez pas, Manchot. Il m'est impossible de vous donner mon nom ou encore, de me présenter à votre bureau. Vous comprendrez pourquoi. Je ne puis, non plus, m'adresser à la police officielle. Comme vous pouvez le constater, je suis dans de mauvais draps et vous seul pouvez m'aider. Lorsque nous nous verrons, je vous expliquerai tout.

– Dans ce cas, fixons un rendez-vous.

– Mieux que ça. Dans trente minutes, vous sortirez de votre agence. Il y aura une voiture noire, une Cadillac ; vous y monterez et mes hommes vous conduiront chez moi. Je suis obligé de prendre d'infinies précautions.

Mais, de nouveau, le Manchot se rebiffa.

– Je regrette, mais je ne marche pas. Je suis prêt à vous rencontrer dans un endroit public, si vous le désirez. C'est à prendre ou à laisser.

L'interlocuteur n'aimait sûrement pas qu'on

discute ses ordres.

– Comprenez donc que je ne puis sortir de chez moi. Je risque d’être tué, d’être assassiné. Manchot, je déteste qu’on me dise non, vous entendez ? Dans trente minutes, la voiture sera là. Je ne vous fais pas de menaces, mais vous feriez mieux de vous rendre à ma demande.

Et, brusquement, la ligne fut coupée.

– Qu’il aille au diable, ragea le Manchot.

Robert Dumont n’avait pas entendu la porte de son bureau s’ouvrir. Michel Beaulac s’excusa.

– J’ai besoin de quelques notes que j’ai laissées sur votre bureau... Qu’est-ce qu’il y a qui ne va pas, boss ?

Le Manchot lui parla rapidement de l’appel qu’il venait de recevoir.

– Pour qui me prend-on ? Un esclave ? Je dois me plier aux caprices de monsieur, sans même savoir de qui il s’agit ?

– Boss, vous allez dire que ça me regarde pas, mais dix mille bâtons, c’est pas de l’onguent. Moi, en tout cas, je cracherais pas dessus.

– Toi, tu travailles les yeux fermés. Mais cet appel, ça sent le piège à plein nez. Tu crois, pauvre idiot, que je vais sortir d’ici et monter dans une voiture sans savoir où l’on me mènera ? Non, monsieur. Il y a déjà trop de criminels qui m’en veulent et qui ont tenté de me faire disparaître. Faut quand même pas se jeter bêtement dans la gueule du loup.

– D’accord avec vous ; mais je suis là, moi. J’ai rien qu’à vous suivre dans ma voiture.

Le Manchot était persuadé que son « client » n’était pas un enfant d’école.

– On s’en rendra compte aussitôt, dit-il en désapprouvant le plan de Michel.

– Pas si je vous suis de très loin. Nous avons des émetteurs spéciaux. Vous en glisserez un tout simplement dans votre poche, il fera entendre son son strident dans mon récepteur et je pourrai vous suivre à quelques mille pieds en arrière, sans qu’on s’en aperçoive.

L’idée de Michel était loin d’être bête. Le Manchot pouvait garder cet émetteur dans sa

poche ou encore, comme le dessous en était aimanté, il pouvait le dissimuler près de la portière en grimpant dans la voiture.

Enfin, toujours attiré par le mystère, il aurait aimé en savoir plus long sur cet étrange client.

– Bon, ç’a du sens. Je te félicite, Michel, tu fais du progrès. Je prends l’émetteur, tu suis de loin sans te faire remarquer et tu notes bien l’endroit où on me conduit ! Si jamais j’ai besoin d’aide, je trouverai bien le moyen de te prévenir.

Déjà, le Manchot s’était levé. Sur sa jambe, il attacha un revolver miniature. Un fil montait le long de la jambe du Manchot, fil qu’il fixa à sa prothèse.

– De cette façon, je puis tirer un coup de feu. La balle se perd dans le plancher, mais tu entendras le bruit. Alors, tu sauras que tu dois intervenir.

Vingt minutes plus tard, le Manchot, posté dans la fenêtre de la salle d’attente, surveillait l’arrivée de la grosse voiture.

– La voilà ! J’aurais aimé noter le numéro de

la plaque d'immatriculation, mais la voiture ne s'est pas suffisamment avancée. Sors tout de suite, Michel et éloigne-toi dans ta voiture, je ne rejoindrai pas ces types avant cinq minutes.

Ne recevant pas de réponse, le Manchot se retourna et comprit aussitôt pourquoi Michel ne répondait pas. Il tenait Yamata dans ses bras et ils échangeaient un long baiser.

– Hé ! Hé ! Où vous croyez-vous, vous deux ?

Michel se dégagea, un large sourire sur les lèvres. Quant à Yamata, elle s'était assise et elle tapait fébrilement sur sa machine.

– Excusez, boss ; Yamata et moi, on se sépare jamais sans s'embrasser.

– Eh bien, ici, Yamata est une secrétaire, pas autre chose. Vous vous licherez à la maison. Des démonstrations comme ça, devant des clients, ça n'a pas sa place.

– Voyons donc, vous n'allez pas nous reprocher de...

Mais le Manchot n'avait pas du tout l'intention de rire.

– Ce qui se passe hors du bureau, ça m'est égal. Vous aurez toute la soirée pour reprendre le temps perdu. Arrête de niaiser, Michel et rends-toi à ta voiture.

L'air penaud, le grand Beaulac sortit rapidement. Yamata crut bon d'expliquer :

– J'avais prévenu Michel, mais c'est un grand enfant.

Le Manchot reprit son air serein.

– Si j'étais à sa place, sans doute que moi aussi je t'embrasserais, Yamata. Peut-être est-ce la jalousie qui me fait parler de la sorte.

La jolie Japonaise savait fort bien que le Manchot blaguait.

Bientôt, Robert Dumont sortit de l'agence. Aucune voiture ne pouvait stationner devant la porte, c'était strictement défendu et les employés de la ville ne se gênaient pas pour distribuer leurs contraventions. Mais ceux qui venaient chercher le Manchot étaient fort habiles.

Le capot de la voiture avait été soulevé et un homme était penché sur le moteur. Donc, aux

yeux de tous, cette voiture était en panne. Lorsque le Manchot parut dans la porte, l'homme baissa le capot et fit rapidement signe au détective de monter à l'arrière.

Un autre type était déjà installé au volant et, immédiatement, il mit le moteur en marche. L'homme qui avait joué le rôle de mécanicien monta près du Manchot et, immédiatement, il sortit de sa poche un bandeau noir muni d'un élastique.

– Mettez ça.

– Dites donc !

– Ce sont les ordres que nous avons reçus du boss. Faut pas que vous sachiez où l'on vous conduit.

Heureusement que Michel allait suivre l'automobile. Le Manchot ajusta le bandeau et, immédiatement, la voiture s'ébranla.

Dumont était aux aguets, surveillant les moindres mouvements que faisait le véhicule. La voiture avait viré à droite, puis à gauche, puis encore une fois à droite. « On tourne en rond,

probablement pour me faire croire qu'on me conduit très loin. »

Mais, au bout, d'une dizaine de minutes, la voiture s'était engagée sur une voie rapide. Allait-on quitter la ville pour se diriger vers la banlieue ? Probablement, car à un certain moment, l'automobile ralentit et le Manchot, qui avait l'oreille aux aguets, entendit un petit bruit de métal caractéristique.

« Un poste de péage, se dit-il. Il n'y a que quatre sorties avec péage : le pont Champlain qui mène vers la rive sud, l'autoroute vers l'est et celle des Laurentides et, enfin, l'autoroute Mirabel qui mène également vers la banlieue nord. »

Bientôt, la voiture quitta la voie rapide. Elle dut ralentir à quelques reprises et faire quelques arrêts. « Nous devons approcher, songea le détective ; autrement, on aurait continué à filer sur l'autoroute. »

Enfin, l'automobile tourna à gauche et s'engagea sur une route de terre ou de fin gravier pour s'arrêter presque aussitôt. On ouvrit la

portière arrière et, sans attendre, profitant de ce que le type qui le surveillait venait de descendre, le Manchot retira son bandeau.

– Hé, qui vous a dit d'enlever ça ?

– Ben quoi, on est arrivés, oui ou non ?

– Remettez-le, il faut attendre les ordres. Allons, obéissez.

– Écoutez, j'en ai plein le dos moi de cette histoire. Conduisez-moi à votre patron et plus vite que ça.

Le conducteur du véhicule était descendu à son tour. Il s'approcha de la portière.

– Il te dit de remettre le bandeau. T'es sourd, ou quoi ? Obéis, attends pas que je te le remette moi-même.

Le type avait près de la bouche une large cicatrice qui marquait une partie de sa joue gauche. Ses cheveux coupés en brosse achevaient de lui donner l'air d'un véritable tueur.

Le Manchot avait profité de ce court moment pour regarder autour de lui. Il se trouvait dans une sorte de domaine. Une immense maison

entourée de très belles pelouses était partiellement cachée derrière les arbres. Il y avait des plates-bandes un peu partout, mais, en septembre, les fleurs commençaient à se faire plus rares. Ce qui, cependant, avait attiré le plus l'attention du Manchot, c'était une plaque de métal sur laquelle se trouvaient un nom et une adresse. Et les yeux perçants du détective avaient pu lire « G. Morency » et, en dessous, le chiffre 394.

Lentement, le Manchot reprit le bandeau.

– Si vous y tenez, je peux bien le remettre.

Mais il réfléchissait rapidement. Ce nom de Morency ne lui disait rien. Était-ce cet homme qui lui avait téléphoné une heure plus tôt ? Et pourquoi s'entourait-il de tant de mystère ? Robert Dumont n'allait pas tarder à le savoir.

II

Menaces

Michel Beaulac, au volant de sa voiture, avait pu suivre l'automobile sans être vu. Pendant un certain temps, il avait dû, lui aussi, tourner en rond.

«Torrieu, ils sont malades ; ça fait trois fois que je passe sur cette rue. »

Mais, enfin, le signal de l'émetteur s'était éloigné plus rapidement et il avait dû appuyer sur l'accélérateur pour ne pas perdre la piste. L'automobile de Michel filait en direction ouest, sur la voie de service du boulevard Métropolitain. « Je viens de comprendre. Ils sont en haut, sur le boulevard. Il faut que je monte ; sinon, je vais perdre le signal. »

L'assistant du Manchot réussit à se rapprocher

rapidement. Lorsque la voiture qui conduisait Dumont s'engagea sur l'autoroute 13, celle qui mène à l'aéroport de Mirabel, il dut ralentir. Il y avait en effet beaucoup moins de circulation et le risque de se faire repérer s'en trouvait augmenté. Les deux voitures passèrent le poste de péage, empruntèrent la voie de sortie de Ville de Laval puis filèrent vers l'ouest.

Un quartier de cette localité portait le nom de Laval-sur-le-lac. Autrefois ville indépendante avant l'unification des municipalités de l'île Jésus, Laval-sur-le lac était considérée comme la mecque des millionnaires. Dans ce quartier très chic se dressaient de véritables châteaux qui, parfois, ne servaient que de résidence estivale à leurs riches propriétaires.

Michel Beaulac ne tarda pas à constater que la voiture qui le précédait avait dû quitter la route principale qui longeait la rivière des Prairies. Il ralentit donc immédiatement et, bientôt, il put apercevoir l'automobile noire stationnée devant une de ces imposantes demeures. Michel continua sa route pour ne se stationner que

beaucoup plus loin. Il descendit de voiture et revint à pied devant la maison. Hormis l'adresse, 394, il n'y avait aucune identification sur la route. Il la nota dans son calepin. À ce moment, il aperçut un homme occupé à balayer les premières feuilles que le début d'automne avait fait tomber des arbres.

– Pourriez-vous me donner un renseignement ?

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– J'ai connu quelqu'un qui habitait ce quartier, un monsieur Marcello.

Michel n'avait pas pris ce nom au hasard. C'était celui d'un ancien collègue, un policier, un nom pas trop courant.

– Marcello, non, je ne connais pas. Pourtant, j'ai toujours travaillé dans le coin.

– Je croyais qu'il m'avait dit le 394. Vous êtes certain que...

– Ça, j'en suis sûr. C'est monsieur Morency qui demeure là, et depuis plusieurs années.

– Dites donc, fit admirativement le détective

en regardant l'imposant domaine, c'est toute une maison.

– Quand on est riche comme monsieur Morency, on peut se payer ça.

– Morency... il me semble avoir déjà entendu parler de lui. Son premier nom, c'est quoi, déjà ?

– Gaston. Il doit être dans le bureau de direction d'une dizaine de compagnies.

Michel retourna à sa voiture. Il ne voulait surtout pas attirer l'attention. Pourtant, l'assistant du Manchot était inquiet. « Si j'entre sur ce domaine, je me ferai immédiatement remarquer. Par contre, si je reste dans ma voiture, je n'entendrai jamais le coup de feu du patron, s'il appelle au secours. »

*

Une fois que la porte de la maison se fut refermée derrière le Manchot, on lui retira son bandeau. Le détective jeta un coup d'œil autour de lui. Il se trouvait dans un corridor. Le tapis qui

couvrait le plancher était si épais que le pied s'enfonçait comme dans de la terre molle.

Un immense lustre de cristal pendait au plafond. Sur le mur, un tableau qui devait être l'œuvre d'un grand maître.

– Passez devant.

Un homme s'était avancé dans le corridor. Il était passablement âgé. Le détective remarqua immédiatement une bosse à la hanche de l'homme. Son veston était mal ajusté et l'on pouvait facilement deviner la forme d'un revolver.

– Monsieur est occupé, présentement, dit-il en regardant le Manchot. Avancez quand même.

Le détective pénétra dans un salon richement meublé de meubles de style, avec de ces fauteuils sur lesquels on craint toujours de s'asseoir de peur de les salir. Une vieille dame, aux cheveux tout blancs, portant des lunettes sur le bout du nez, se leva pour l'accueillir. Elle portait une robe longue, dont le col montant était sans doute destiné à camoufler quelques rides.

– C’est vous, Robert Dumont, le fameux Manchot ?

– Oui, madame.

Elle s’était emparée de sa canne qui reposait sur le bras du fauteuil. Elle la brandit en direction des trois anges gardiens du Manchot.

– Allons, vous autres, restez pas plantés là comme des statues. En attendant mon fils, je vais causer avec lui.

Ils hésitèrent un moment, puis, obéissant à un second geste de la vieille dame – cette fois, beaucoup plus menaçant –, ils se retirèrent.

– Asseyez-vous, monsieur Dumont. Mon fils est à faire sa toilette, il ne devrait pas tarder.

Elle avait une voix éraillée et il fallait tendre l’oreille pour bien saisir ce qu’elle disait.

Sitôt que le Manchot fut installé sur le moelleux divan, elle ajouta, comme si c’était un secret :

– Ça ne me surprend pas que Gaston fasse appel à un type comme vous. Elle doit être en train de le ruiner. Je l’avais prévenu, pourtant. On

n'épouse pas une fille qui a dix-sept ans plus jeune que soi. Une hypocrite, une pédante, une de ces fameuses libérées, la Viviane. Moi, je savais que ça ne durerait pas, même s'ils ont eu un enfant. Gaston, c'est pas un surhomme et cette fille ne s'en cache pas, même qu'elle s'en vante, elle ne peut pas se passer de sexe et...

Elle s'arrêta brusquement de parler, s'empara de sa canne et se leva.

– Je vais voir ce qu'il fait. C'est un paresseux, Gaston. Il lui arrive de tout oublier et de passer une heure, parfois plus, dans son bain.

Puis, se retournant soudain pour faire face au Manchot, elle mit sa canne sous son bras.

– Il m'oblige à me servir de ça, comme si j'en avais besoin. Pauvre Gaston, il me croit une petite vieille, il me pense détraquée. Eh bien, regardez-moi monter l'escalier, Manchot, et vous verrez que je suis encore solide.

Et, sans même se servir de sa canne, la vieille dame monta lentement le grand escalier aux marches de marbre. Dès qu'elle fut disparue, le

Manchot se leva et s'avança en direction d'un des murs où était suspendue une fort belle toile.

Mais, presque immédiatement, une voix demanda :

– Vous cherchez quelque chose ?

Le Manchot fit demi-tour. L'homme qui avait été assis près de lui, dans la voiture, était là. Il avait dû le surveiller constamment.

– Je voulais jeter un coup d'œil sur ce tableau.

– Restez assis, fit l'homme. Et puis, oubliez ce que cette vieille folle a pu vous conter.

Il porta un doigt à son front.

– C'est pas solide là-dedans, ça tourne pas rond.

Robert Dumont jeta un coup d'œil sur sa montre. Il commençait à s'impatienter.

– Vous feriez mieux de prévenir votre patron, mon vieux. Moi, je ne m'attarderai pas indéfiniment ici. J'ai autre chose à faire que de servir Gaston Morency.

L'homme eut un mouvement d'impatience.

– Elle parle beaucoup trop. Monsieur désirait demeurer incognito tant que vous accepteriez pas sa proposition.

– Mais allez-vous m’expliquer pourquoi tout ce mystère ?

Juste à ce moment, une sonnerie se fit entendre et l’homme alla décrocher le récepteur d’un appareil, dissimulé derrière les lourdes draperies.

– Oui, monsieur, entendit le Manchot. Bien, monsieur.

Il raccrocha et, presque aussitôt, l’homme qui portait une livrée de domestique entra.

– Tu m’as sonné, Ben ?

– Pas de nom, idiot.

Celui qui s’appelait Ben porta rapidement la main à sa ceinture et sortit un revolver.

– Bougez pas, Manchot. Simple mesure de précaution. Fouille-le.

– Ah ça, je ne permets pas, protesta le détective.

– Bouge pas, t’as compris ?

Le domestique promena rapidement ses mains le long du corps du Manchot. Il ne trouva pas le revolver placé sur sa jambe.

– Pas armé, mais... qu’est-ce que c’est que ça ?

Il venait de retirer de la poche intérieure du veston du Manchot l’émetteur qui avait permis à Michel de le suivre.

Ben regarda l’appareil.

– On t’a suivi, pas vrai ?

– Pas du tout, mentit le Manchot. Cet appareil ne me quitte jamais.

– Pour qui tu me prends ? Un enfant d’école ? Des gadgets comme ça, on en a déjà vu.

Ben était retourné au téléphone. Il décrocha et causa à voix basse durant quelques secondes, puis tendit le récepteur au Manchot.

– Il veut vous parler.

Dumont prit le récepteur.

– Oui, qu’est-ce qu’il y a ?

– Vous auriez dû suivre mes recommandations, Manchot. Je vous avais demandé de venir seul. J'ai besoin de vos services, car j'ai reçu des menaces, je vous expliquerai tout dans quelques instants. Mais auparavant, vous allez rejoindre votre homme qui se trouve probablement dans les parages et lui ordonner de s'éloigner immédiatement.

– Et si je refuse ?

– Vous accepterez car vous n'êtes pas un idiot. Il faut me faire confiance. Vous ne risquez rien. D'ailleurs, cet homme, votre assistant, sait où vous vous trouvez. Cela doit vous rassurer.

– Bon, je vais tenter de le rejoindre. Mais s'il a quitté sa voiture, ce sera impossible.

– S'il n'est pas dans sa voiture, vous téléphonerez à votre secrétaire et elle pourra le rejoindre. Je suis persuadé que tous vos assistants ont un « bell-boy » avec eux.

– Vous êtes renseigné.

– Je ne travaille jamais au hasard.

Sitôt que le Manchot eut rejoint Michel, qui

était au volant de sa voiture, et lui eut ordonné de retourner immédiatement au bureau, Ben lui fit signe.

– Suivez-moi, monsieur vous attend.

Il était temps, plus de vingt minutes s'étaient écoulées depuis le départ de la vieille dame.

Le domestique le précéda dans le grand escalier, frappa à une porte capitonnée, juste à la gauche du palier, poussa le battant et laissa entrer le Manchot.

Gaston Morency était assis derrière son bureau. C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Il avait les cheveux grisonnants et le crâne passablement dégarni ; ses épais sourcils et son nez long et pointu lui donnaient un air comique, l'air de ces acteurs de vaudeville qui se fixent un faux nez pour avoir une mimique drôle.

– Tu peux nous laisser, Ben. L'homme hésita.

– Mais, monsieur...

– Je t'ai dit de nous laisser.

Morency n'avait pas eu le temps de s'habiller. La robe de chambre qu'il avait endossée avait dû

coûter une fortune. Les revers étaient de soie noire et, un peu partout sur le vêtement, on voyait briller des perles qui n'étaient sûrement pas fausses.

– Asseyez-vous, monsieur Dumont.

Sitôt que le Manchot eut pris place dans le fauteuil, face au grand bureau type « ministre », Morency se leva. De cette façon, il pouvait dominer son interlocuteur.

– Qu'est-ce que ma mère vous a conté ?

– Très peu de choses. Elle ne semble pas aimer votre épouse, Viviane.

– Elle vous en a parlé ? Ça ne me surprend guère. Mais, il ne faut pas porter attention à ce qu'elle dit. Maman me cause bien des tracas. Elle se croit encore toute jeune. Il y a à peine un an, elle est partie de la maison et j'ai été deux mois sans avoir de ses nouvelles. Madame avait décidé de visiter l'Europe et n'avait même pas daigné me prévenir. Quand j'ai parlé de la placer dans une maison pour vieillards, elle m'a menacé de déshériter son petit fils.

Il ouvrit une boîte de cigares et en offrit un au Manchot, puis, après que les deux hommes se furent allumés au briquet en or que Morency avait tiré de la poche de sa robe de chambre, l'homme déclara :

– Ce n'est pas pour vous parler de ma mère que je vous ai fait venir, Manchot. Vous avez fait partie de la police durant plusieurs années, vous devez savoir que j'ai des intérêts dans de nombreuses sociétés et que, parfois, on a associé mon nom à celui de la pègre locale.

Le détective était au courant.

– Vous comprenez, Manchot, on ne choisit pas les personnes avec qui nous devons traiter. Ce n'est pas parce que je transige avec des hommes qui ont des ramifications dans la mafia qu'il faut que j'en fasse partie moi-même.

Mais Robert Dumont savait fort bien que Morency était considéré comme un de ces rois du milieu, un de ces fameux caïds à qui on ne pouvait jamais toucher, faute de preuves.

– Si vous voulez bien, venons-en au fait.

Pourquoi m'avez-vous appelé ? Vous désirez retenir mes services ?

– Exact. J'ai reçu des menaces de mort. Ne me demandez pas de qui, ne me demandez pas pourquoi, je l'ignore. J'ai de nombreux amis et également des tas d'ennemis. C'est peut-être un hasard, mais il y a à peine une semaine, les freins de ma voiture ont complètement manqué. J'ai été chanceux, j'aurais pu me tuer. J'en serai quitte pour payer quelques réparations.

– On vous a fait des menaces par écrit ?

– J'ai tout d'abord reçu deux appels. Le premier, une voix d'homme, une voix rauque. On m'a dit qu'on réglerait mon compte, qu'il était temps que je débarrasse le paysage. Ce sont les mots exacts. Le second appel, c'était une voix de femme. Elle m'a dit qu'il était plus que temps pour moi de payer et que le jour du règlement final approchait.

Le Manchot l'interrompt :

– Mais, d'après ce que j'ai vu, vous ne manquez pas d'employés... J'oserais même dire

de gardes du corps.

Le riche homme d'affaires l'approuva.

– Oui, j'ai au moins une dizaine d'hommes qui travaillent pour moi. Mais puis-je me fier à eux ? Ils peuvent me trahir en tout temps, je n'ai entière confiance qu'en trois ou quatre.

Morency avait sorti une lettre du tiroir de son bureau. Il s'avança vers le Manchot et ce dernier décida de se lever. Morency lui tendit la lettre mais Dumont, au lieu de la prendre, le regarda droit dans les yeux.

– Je déteste jouer au chat et à la souris, Morency, dit-il froidement. Soyons francs et mettons cartes sur table. Nous sommes seuls tous les deux. Ce que vous me dites restera entre nous et, même si je le répétais, je n'aurais aucune preuve. Vous êtes un des chefs de la mafia. J'en connais passablement long, moi aussi. Je suis en très bons termes avec celui qui s'appelle « Monsieur Lionel », le bras droit de Bartino.

Morency éclata de rire.

– Vous tentez de m'impressionner en me

refilant ces noms ? Vous me faites pitié, Manchot. Je vous croyais plus fort que ça. Lionel, c'est moins que rien. Quant à Bartino, disons qu'il est... sous-lieutenant, mais pas plus. Non, les véritables chefs, vous ne les connaissez pas.

– J'en ai pourtant un devant moi.

Les deux hommes se regardèrent longuement et Morency parut perdre contenance. Il écrasa brusquement son cigare dans le cendrier.

– Vous êtes libre de penser ce que vous voulez. Mais, à votre place, j'éviterais de tirer des conclusions. Ceux qui font mine de trop en savoir deviennent des êtres nuisibles, des pucerons, des mouches collantes que l'on se doit d'écraser, de faire disparaître. Vous savez fort bien que des personnages aussi connus que Robert Dumont ont déjà été éliminés. Ils sont disparus sans laisser de traces ; jamais on ne les retrouvera malgré toutes les recherches de la police. Songez à ce que je viens de vous dire, Manchot, et si par hasard vous découvrez certaines choses qui pourraient nuire ou encore entacher la réputation d'autres personnes, gardez ça pour vous. Une seule parole

de trop pourrait vous coûter la vie.

Et, pour une seconde fois, il tendit le bout de papier au Manchot.

– C'est la lettre que j'ai reçue. La seule. Elle n'a pas été postée, on l'a trouvée dans ma boîte aux lettres.

Dumont prit la feuille.

– Comme vous pouvez le constater, fit Morency, il est inutile d'essayer d'en découvrir la provenance. On s'est servi d'une simple feuille de papier et on y a collé des lettres découpées dans un journal.

Le Manchot examina la feuille de papier, l'approchant de la lampe qui se trouvait sur le bureau.

– Il y avait une enveloppe ?

– Oui, adressée à mon nom. Je l'ai jetée. On s'était également servi de lettres découpées dans un journal.

– Vous auriez dû conserver l'enveloppe. Un seul bout de papier peut parfois nous en apprendre beaucoup.

– Pas cette fois-là. Ne me mésestimez pas, Manchot. Tout d’abord, il est très difficile de relever des empreintes sur du papier. Deux de mes hommes et ma mère ont touché à l’enveloppe. Quant au papier à lettres, je l’ai confié à un ami. C’est du papier très commun, comme on en trouve dans toutes les librairies, tout comme l’enveloppe. Ça n’aurait pu fournir aucun indice. Les lettres ont été collées avec une colle grossière fabriquée avec de la farine et de l’eau. Comme vous voyez, moi aussi j’ai des amis qui savent faire des analyses.

Le Manchot lut lentement le message.

« Morency, toute ta vie, tu paieras. Tu as fait du mal, des innocents ont souffert par ta faute. On est toujours puni, par où l’on a péché. »

Morency demanda :

– Qu’est-ce que vous en pensez ?

– D’après cette lettre de menaces, on s’attaquera probablement à des innocents, des personnes qui vous touchent de près.

– C’est exactement ce que je crois. Aussi, j’ai

pris mes précautions.

L'homme retourna s'asseoir derrière son bureau, prit un crayon et nerveusement se mit à dessiner sur un bloc.

– Ma femme et mon fils sont en sécurité. Je les ai envoyés à mon chalet dans les Laurentides. Maurice, l'homme en qui j'ai le plus confiance, les a accompagnés. De plus, là-bas, j'ai un autre homme, Édouard Gravin, un jardinier et homme à tout faire.

– Un instant, interrompit le Manchot. Vous avez dit, tantôt, que vous n'aviez pas entière confiance dans les hommes qui vous entouraient. Ils savent que votre femme et votre fils sont dans les Laurentides ?

Morency fit un signe négatif de la tête.

– Non, nous ne sommes que quatre au courant. Maurice, Édouard le jardinier, ma mère et moi. Tous les autres croient que Viviane et Jonathan sont en visite chez une des sœurs de ma femme.

– Et votre mère ?

L'homme haussa les épaules :

– Si pour me toucher on s’attaque à elle, ce serait une erreur et ça, tout le monde le sait. Je ne m’entends pas très bien avec maman. Si je la garde avec moi, c’est par pitié. Mais un jour, je la placerai. Elle me cause plus de problèmes qu’autre chose. Évidemment, c’est ma mère. Si on la faisait disparaître, ça me ferait de la peine, mais j’hériterais de sa fortune et enfin, Viviane et moi, nous pourrions être heureux.

Le Manchot avait tiré un calepin de sa poche. Il demanda quelques précisions sur le camp d’été, situé à Saint-Adolphe d’Howard.

– Tantôt, quand j’ai causé avec votre mère, elle m’a laissé entendre que votre femme avait également une fortune ?

– De quoi se mêle-t-elle, cette vieille folle ? grinça Morency. Viviane et moi sommes mariés en communauté de biens. Tout ce que j’ai lui appartient et vice versa. Maman n’a jamais aimé Viviane parce qu’elle est beaucoup plus jeune que moi. Et puis, elle travaillait dans les clubs de nuit, comme hôtesse. Selon maman, ce n’est pas un métier respectable. Elle juge tout le monde,

surtout ma femme. Elle a trouvé ridicule que j'aie un enfant, à mon âge.

– Au fait, quel âge a votre fils ?

– Jonathan vient d'avoir un an et demi. Ma mère ne l'a jamais aimé, lui non plus. Au fond, elle déteste tout le monde. Parfois, elle est des semaines sans même sortir de la maison ; puis, elle part en voyage, sans prévenir personne. Quand elle est seule ici, tous les voisins croient la maison inhabitée. Elle n'a pas d'amies, elle ne veut fréquenter personne.

Juste à ce moment, une sonnerie se fit entendre. Morency eut un geste d'impatience.

– J'ai demandé qu'on ne nous dérange pas. Quand je donne des ordres, je veux qu'on les exécute.

Rageusement, il décrocha le récepteur :

– Oui, qu'est-ce que c'est ? Je ne veux pas être dérangé et... Quoi ?... Comment ça, sortie ?... Je lui ai pourtant défendu de conduire... non, ne faites rien, je m'en occuperai.

Il raccrocha sèchement.

– Vous voyez ? Exactement ce que je vous disais ! Ma mère a fait croire à tous qu'elle vous tenait compagnie. Elle n'est pas restée longtemps avec vous ? demanda-t-il.

– Deux ou trois minutes à peine. Elle a monté l'escalier, disant qu'elle allait vous prévenir.

– Eh bien, cette vieille folle est encore partie. Plus que ça, elle a pris une de mes voitures, celle qui était dans le garage. Je lui ai pourtant défendu de conduire. Elle ne voit pas assez clair. Il peut lui arriver un accident. Et ça fait plus d'une heure qu'elle est partie.

– Vous vous devez de prévenir la police, fit rapidement le Manchot.

– Non, mêlez-vous de ce qui vous regarde. Ce n'est pas ma mère que vous devez protéger, mais ma femme et mon fils. Voilà pourquoi je vous engage. Vous allez assurer leur sécurité et chercher à découvrir qui me fait ces ridicules menaces.

– Mais, votre mère...

– Je vais demander à mes hommes de la

rechercher. Ils sauront bien la retrouver. Je veux éviter tout scandale. Les journalistes sont toujours à la recherche de la petite bête noire. Si on apprenait que ma mère a fui la maison, tout de suite, on ferait un battage publicitaire avec ça et la moindre publicité peut me coûter une fortune.

Le Manchot demanda :

– Vous voulez que je parte pour Saint-Adolphe d'Howard ?

– Non. Pour l'instant, ma femme et mon fils sont en sécurité. Vous allez enquêter ici sur mes adjoints, sur mes hommes, vous allez tenter de découvrir qui veut me trahir. Je suis certain qu'il y a un traître à mon emploi.

– Pour ça, fit le détective, il va me falloir une liste de tous les hommes qui sont mêlés à vos activités... disons louches.

Morency fronça les sourcils, mais il se retint et ne protesta pas. Il se dirigea rapidement vers la porte.

– Je vais donner des ordres pour qu'on s'occupe de ma mère. Ensuite, je vous parlerai de

certains des hommes qui travaillent pour moi. Mais je vous préviens, Manchot, les renseignements que je vous donnerai doivent demeurer confidentiels. Je ne veux même pas que vous mêliez vos collaborateurs à cette affaire.

Mais Robert Dumont n'avait pas l'habitude de se faire dicter sa ligne de conduite.

– Je regrette, mais si j'accepte d'enquêter pour vous, je mènerai mon investigation à ma manière. Je n'ai pas de directives à recevoir de vous. Vous me laissez enquêter à ma façon. C'est à prendre ou à laisser.

– Je reviens dans deux minutes.

Il sortit du bureau. Robert Dumont profita de son absence pour prendre d'autres notes dans son carnet. Cette enquête intéressait le détective, mais il savait également qu'en travaillant dans les milieux de la pègre internationale, les dangers seraient multiples.

Lorsque Morency revint, il alla s'installer derrière son bureau.

– Préparez-vous à prendre des notes, Manchot.

Il y a cinq hommes sur lesquels vous devez enquêter.

Il parla tout d'abord de Benoit Garceau, celui qu'on nommait Ben et qui remplissait la fonction de domestique.

– Il est à mon emploi depuis un an. Auparavant, il travaillait dans des boîtes de nuit comme garçon ; il a été également gérant d'un de mes établissements. Mais il a eu un accident, il est légèrement handicapé : une blessure à la colonne vertébrale. Il ne peut rester debout durant des heures. Aussi, je lui ai donné cet emploi de domestique.

– Soyez plus direct, Morency. Garceau fait partie du milieu ?

L'homme d'affaires hésita.

– Quand on travaille dans les clubs, dit-il, on rencontre toutes sortes de gens. Il peut connaître des personnes louches.

Mais il se refusa à donner de plus amples détails. Tout de suite, il passa à d'autres noms.

– Hervé Blanchard et Léon Verdier. Tous les

deux sont à mon emploi, disons que ce sont des hommes à tout faire. Ils sont chauffeurs, gardes du corps, je leur confie des... missions spéciales. Ce sont eux qui sont allés vous chercher.

– Tueurs à gages ? demanda brusquement Dumont.

Morency bondit.

– Je vous demanderais de surveiller vos expressions, Manchot. Je n'ai jamais eu de tels hommes à mon emploi.

– Pourtant, à moins que j'aie fort mauvaise mémoire, ces deux types ont déjà eu des démêlés avec la police.

– J'ai toujours été philanthrope, Manchot. J'aime aider les types qui ont commis des erreurs. On ne s'occupe pas suffisamment d'eux. Moi, je leur donne une chance et je ne l'ai jamais regretté. Allez-vous me reprocher d'engager des ex-détenus, de les aider à remonter la pente ?

Le Manchot esquissa un sourire moqueur.

– J'admire votre grandeur d'âme, Morency. Donc, vous n'avez pas entière confiance dans les

deux hommes qui sont, ni plus ni moins, en charge de votre sécurité ?

– Je voudrais que vous enquêtiez sur eux. Il donna leur adresse, puis il parla d'un autre homme.

– Bertrand Girard. Et n'allez pas fouiller dans les dossiers de la police ; je vous le dis tout de suite, il a déjà fait de la prison. C'est un comptable agréé. Il a été condamné pour d'importants détournements de fonds. Il est à mon emploi, il gère une partie de ma fortune mais ne s'occupe nullement de mes compagnies.

– Autrement dit, c'est l'homme qui vous aide à camoufler l'argent qui parvient de sources douteuses ?

Morency étouffa un juron. Le Manchot ne le ménageait aucunement et, même s'il n'en avait pas l'habitude, l'homme d'affaires était obligé d'encaisser les coups.

Devant le silence de son hôte, Dumont continua :

– Si je comprends bien, ce Girard en sait

suffisamment long sur vous, pour vous nuire énormément. C'est bien ça ? Si vous avez... disons, des concurrents... n'est-ce pas un mot gentil, ça ?... des concurrents qui veulent s'approprier votre pouvoir, Girard peut leur donner des renseignements d'une importance capitale. On peut même lui promettre un poste supérieur s'il parvient à vous obliger à abandonner certains domaines.

Le Manchot choisissait bien ses mots pour ne pas trop froisser son interlocuteur. Mais il était facile de deviner le fond de sa pensée : « Vous êtes un de ces grands chefs de la mafia qui est divisée en au moins deux clans. Girard sait que vous êtes détesté de vos ennemis, mais ils ne peuvent rien contre vous. Par contre, s'il parle, il vient de signer votre arrêt de mort. Girard peut jouer sur les deux côtés de la médaille. Il peut vous forcer la main en vous faisant des menaces, ou encore il peut vendre ses renseignements à ceux qui veulent votre perte, qui veulent que vous abandonniez votre haut poste dans la mafia. »

Voilà ce qu'aurait voulu dire le détective, mais

Morency avait compris. D'ailleurs, il approuva le Manchot.

– Girard en sait peut-être trop long. Vous avez deviné juste.

Puis, il donna le cinquième nom :

– Cinthya Galanto.

Un Italien du nom de Galanto occupait un haut poste dans la pègre locale, c'était connu de tout le monde.

– C'est sa fille, admit Morency. Pendant un certain temps, Cinthya et moi avons été de très bons amis.

– Elle était votre maîtresse ?

Morency hésita avant d'avouer :

– Il n'y avait pas d'amour entre nous. Elle me plaisait, c'est une très belle fille, passionnée. Je connaissais bien son père. Mais Cinthya ne m'a fait aucune crise de jalousie quand j'ai annoncé que j'épousais Viviane.

– Et ç'a été fini entre elle et vous ?

– Oui... c'est-à-dire que nous sommes restés

bons amis...

– Pas plus que ça ?

Morency voulut s'excuser :

– Quel est l'homme qui ne commet aucun accroc à son mariage, surtout avec une vieille amie ? Cinthya, un jour, a décidé de devenir danseuse. Elle possède un corps superbe. Elle avait surtout besoin d'argent. Son père ne pouvait lui payer tous ses caprices. J'ai des intérêts dans plusieurs boîtes de nuit, j'ai donc recommandé Cinthya qui, rapidement est devenue une vedette. Luigi ne l'a pas accepté. Il n'aimait pas ça et il m'a presque obligé à empêcher Cinthya de travailler. Elle danse toujours, mais elle travaille dans de petites boîtes et elle m'en veut. Alors, tout est possible... vous savez, quand une femme décide de se venger, elle est capable de tout.

Il donna des renseignements sur chacune de ces cinq personnes, leurs adresses, leurs numéros de téléphone, leur travail, etc.

– Cette Cinthya habite chez son père ?

– Oh non, depuis qu'elle est devenue

danseuse, elle s'est loué un appartement luxueux dans le centre-ville. Elle joue à la fille riche. Je ne serais pas surpris si elle arrachait de l'argent au paternel. Galanto ne veut pas de scandale et Cinthya peut facilement en causer. Elle se fout de sa réputation.

Les deux hommes s'étaient entretenus durant plus d'une heure. Maintenant, le Manchot possédait tous les renseignements voulus pour commencer son enquête.

– Si vous avez besoin d'aide, mes hommes sont à votre disposition, fit Morency.

– Non, je ne veux pas de leur collaboration, je me débrouillerai seul.

– Je vous préviens, il vous faut être très prudent, Manchot. Une seule erreur et vous deviendrez un homme marqué.

– Je le sais. En attendant, je ne veux pas être suivi par vos chiens de garde. Je veux travailler à ma guise, sans emmerdement, compris ?

Morency alla ouvrir un coffre-fort caché derrière les épaisses draperies qui couvraient tout

un mur. Il sortit une enveloppe.

– Vous pouvez compter. Il y a dix mille dollars en billets de cent.

– J’aurais préféré un chèque.

– Quoi ? Laissez-vous entendre que...

– Je déteste toucher une telle somme en argent liquide. On ne sait jamais, en sortant d’ici, je pourrais être attaqué...

– Allons donc, vous croyez sans doute que cet argent est le fruit d’un vol quelconque.

– Je ne vous le fais pas dire.

Blême de rage, Morency alla s’asseoir à son bureau, sortit un carnet de chèques de son tiroir, en signa un, retourna placer l’enveloppe dans son coffre puis tendit le chèque au Manchot.

– Et ne vous inquiétez pas. Il y a des fonds.

– Je n’en doute pas.

Le Manchot se préparait à sortir lorsque le téléphone sonna.

– Mais, ils ne comprennent donc rien ?
Morency arracha littéralement le récepteur de

l'appareil.

– Il me semble que j'ai dit... Maurice ? Je prends l'appel immédiatement.

Il appuya sur un bouton.

– Attendez, Manchot, un appel de Saint-Adolphe. Vous allez pouvoir entendre la voix de Maurice dans le haut-parleur. Il s'est sûrement passé quelque chose.

Une voix d'homme résonna :

– C'est vous, monsieur ?

– Oui, je t'écoute, Maurice, qu'est-ce qu'il y a ?

– J'étais dans la maison, je voulais voir Édouard. Je l'ai appelé, mais il ne venait pas. Alors, je suis sorti dans le jardin et...

L'homme hésitait et Morency cria :

– Et quoi ? Parle, bon Dieu !

– J'ai trouvé Édouard mort... dans le jardin... Il a reçu plusieurs coups de poignard dans le dos.

III

Macabres découvertes

– Où est Jonathan ? Où est Viviane ?

– Ne vous énervez pas, monsieur. Ils sont tous deux dans la maison. Je suis près d’eux. Je ne les perds pas de vue. Madame Viviane m’a promis de ne plus sortir.

Morency ordonna :

– Barricadez-vous à l’intérieur, Maurice. Tirez sur la première personne qui rôdera aux environs du chalet, n’hésitez pas. Dites à Viviane que j’arrive immédiatement.

Maurice demanda :

– Est-ce qu’on ne ferait pas mieux de prévenir la police au sujet de la mort d’Édouard ?

– Jamais. Ne faites rien avant que j’arrive.

Et Morency raccrocha aussitôt.

– Moi, à votre place, fit le Manchot, j'aurais laissé votre homme prévenir la police. De toute façon, vous savez que vous devrez les avertir. Vous ne pourrez pas être à Saint-Adolphe avant une heure, une heure trente.

– Nous y serons beaucoup plus tôt que ça, tous les deux.

– Tous les deux ?

– Oui. Je possède un hélicoptère. Vous allez m'accompagner.

– Mais...

– Je vous ai remis un chèque de dix mille dollars, Manchot...

– Ça ne veut pas dire que je suis à votre service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vous oubliez que moi aussi, je suis en affaires. J'ai un bureau, j'ai des employés...

– Je m'en fous, hurla Morency, vous venez avec moi.

– Pas avant que j'aie prévenu mon bureau. De

plus, je n'ai pas d'arme.

– Nous aurons tout ce qu'il nous faut, tranche l'autre. Appelez votre bureau pendant que moi, je m'occupe de l'hélicoptère.

Dès que Morency fut sorti, Dumont se précipita sur le téléphone et appela rapidement à son agence. Il reconnut la voix de Yamata.

– Yamata, est-ce que Michel est là ?

– Non, il est venu et reparti. Michel n'était pas de bonne humeur. Il dit que vous lui faites perdre son temps.

– Tu vas le rejoindre tout de suite. Je veux qu'il file à toute vitesse en direction des Laurentides. Qu'il se rende à Saint-Adolphe d'Howard. J'aurai besoin de lui. Qu'il se retire dans un hôtel et qu'il t'appelle aussitôt, lorsqu'il sera là-bas.

– Bien. Qu'est-ce qui se passe, monsieur Robert ?

– J'expliquerai tout à Michel. Faites simplement ce que je vous demande.

La porte venait de s'ouvrir. Morency était

entré et avait entendu la fin de la conversation.
En posant le récepteur, le Manchot déclara :

48

– Ces secrétaires ! Ça veut tout savoir. J'ai ordonné à mon assistant de prendre la barque en mon absence. Je le rappellerai plus tard.

Morency déposa sur le bureau un 38 spécial à canon court, un revolver semblable à celui que possédait Michel Beaulac. Dumont se rendit compte que Morency avait également une arme à feu.

– Dites donc, vous possédez tout un arsenal !

– Je peux me passer de vos remarques idiotes. Venez, l'hélicoptère sera ici dans quelques instants. Nous nous rendons sur le toit du garage.

– Nous partons seuls ?

– Oui. D'ailleurs, il n'y a pas plus de place dans l'hélicoptère ; trois personnes, c'est le maximum. Mais je vais demander à Hervé et à Léon de venir nous retrouver.

– À votre place, je les laisserais ici. Tout d’abord, ils arriveront beaucoup trop tard. Je vais m’occuper de l’enquête et je déteste qu’on vienne mettre son nez dans mon travail. Vous connaissez sûrement le proverbe qui dit : « Trop de cuisiniers gâtent la sauce. »

– Oui, vous avez peut-être raison.

Les deux hommes étaient sortis du bureau.

– Par ici, il y a une porte qui donne directement sur le toit du garage.

Ils montèrent un autre étage. Déjà, Hervé et Léon étaient sur le toit. Morency leur ordonna :

– J’ai changé d’idée, vous restez ici.

– Occupez-vous plutôt de retrouver la mère de monsieur, ajouta le Manchot.

Morency prit rapidement la parole.

– Mais oui, au fait, où en êtes-vous avec ma mère ? Vous avez des nouvelles ?

Ce fut le gros Hervé qui répondit :

– On a appelé des camarades, on a donné la description de la voiture. On devrait recevoir des

appels sous peu. Il est possible que votre mère rentre très bientôt.

– Pour le moment, je m’en fous. C’est ma femme et mon fils qui m’inquiètent.

Morency regardait constamment le ciel nuageux de septembre.

– Mais qu’est-ce qu’il fait, ça ne prend quand même pas dix ans pour...

– Là-bas, boss, fit Léon. Je l’ai vu, il approche.

Et en effet, bientôt on vit le petit appareil émerger des nuages. Le gros Hervé fit des signaux avec deux drapeaux rouges et quelques instants plus tard, l’appareil se posait sur le toit du garage.

– Vous avez compris ? cria Morency dont la voix était couverte par le bruit infernal de l’hélice. Ne venez pas me rejoindre. Restez ici et attendez mes ordres.

Il fit signe au Manchot de le suivre. Le vent tourbillonnait près de la porte et les deux hommes durent pencher la tête pour grimper à bord.

Le pilote fit un signe de reconnaissance à Morency, puis il appuya sur une manette. La porte se referma et, tout de suite, l'appareil s'éleva dans le ciel.

– Les nuages sont très bas, cria le pilote. Espérons qu'il n'y aura pas d'orage. On m'a conseillé de demeurer au sol, à moins d'absolue nécessité.

– Volez au-dessus de l'autoroute, ordonna Morency. Comme ça, si nous avons des difficultés, nous pourrons toujours nous poser.

Évidemment, ce moyen de locomotion était beaucoup plus rapide que la voiture et on ne tarda pas à voir pointer les montagnes des Laurentides. Ce n'était sûrement pas la première fois que le pilote se rendait au chalet de Morency car il savait exactement où se diriger.

– Ça va bien, cria-t-il. Plus nous avançons vers le nord, plus le temps est clair.

Du haut des airs, le paysage était magnifique. Même si on n'était qu'en septembre, ici et là la forêt arborait des feuillages rouges ou jaunes.

Dans quelques semaines, ce serait d'une beauté indescriptible.

Bientôt, l'hélicoptère perdit de l'altitude.

– Nous devons atterrir à environ un quart de mille de mon chalet. C'est le seul endroit possible. Mais au pas de course, ça prend deux à trois minutes pour arriver à la maison.

Le Manchot aperçut un champ qui lui paraissait plat. On voyait beaucoup de chalets autour du lac.

– Je vous attends ? cria le pilote.

– Oui, ne bougez pas, je vous ferai parvenir les ordres.

L'appareil venait de se poser et, petit à petit, l'hélice arrêta de tourner. Mais déjà, le pilote avait ouvert la porte et, suivi du Manchot, Morency s'était élancé au pas de course.

Le chalet apparut entre les arbres. Tout en courant, Dumont eut le temps de remarquer que le domaine était presque aussi beau que celui de Laval-sur-le-lac. Morency avait ralenti sa course et le Manchot le dépassa facilement, arrivant à la

porte principale. Mais cette dernière était fermée à clef.

– Vous avez frappé ? demanda Morency d'une voix essoufflée.

– Oui, et très fort. Mais d'après moi, le type qui s'appelle Maurice, à moins qu'il ait vu l'hélicoptère, n'osera pas ouvrir. Plus que ça, il peut tirer sur nous ; rappelez-vous les ordres que vous lui avez donnés.

Morency avait tiré une clef de sa poche. Il ouvrit la porte et, tout de suite, il s'écria :

– Maurice, c'est moi. Ne tire pas.

Personne ne répondit. Inquiet, Morency semblait figé sur place, il n'osait plus faire un pas en avant. Prestement, le Manchot avait sorti son revolver. De la main gauche, il repoussa Morency et entra dans une sorte de grande salle qui servait de salon et de salle à dîner.

– Il y a quelqu'un ? cria le détective.

Personne ne répondit.

– Maurice ! hurla Morency. Réponds, christ !

Mais tout était silencieux. Dumont avait rapidement jeté un coup d'œil autour de lui. Il n'y avait personne dans la pièce.

– Par ici, fit Morency.

Il désigna une porte, dans le mur opposé de la pièce.

– La salle de repos et de lecture de Viviane.

Mais brusquement Morency, qui s'était avancé, se tut.

– Oh non !

Le Manchot aperçut à son tour la forme immobile étendue au centre de la pièce.

– C'est Maurice ! murmura Morency.

Déjà, le Manchot était penché sur l'homme. Celui qui était chargé de protéger l'épouse et le fils de Morency était mort. Il avait reçu un coup à la tête : on pouvait voir du sang qui avait coulé le long de sa tempe.

Mais le détective aperçut une fine cordelette autour du cou de l'homme. La scène était facile à reconstituer. Quelqu'un avait pu s'introduire dans

le chalet et avait surpris Maurice en le frappant à la tête. Ce dernier était tombé et son agresseur lui avait passé cette corde autour du cou, pour l'étrangler.

– Jonathan !

Morency, en courant, était retourné dans la grande pièce.

– Les chambres, en haut !

Il se précipita vers l'escalier, suivi du Manchot. Morency ouvrit une première porte. Il criait comme un possédé.

– Viviane ! Jonathan ! où êtes-vous ?

Le Manchot, sans s'attarder se précipita vers la seconde pièce. Morency voulut s'avancer, mais Dumont le retint.

– Non, n'entrez pas là !

– Mon fils !

– Non... je vous conseille de vous retourner, Morency. Je vais inspecter la pièce.

Mais brusquement, l'homme d'affaires, comme pris d'une rage subite, repoussa le

Manchot pour foncer dans la pièce.

Le spectacle n'était pas beau à voir. Une forme était étendue sur le lit et tout le couvre-pied était taché de sang. Le liquide poisseux avait même coulé sur le plancher, où il faisait une petite flaque brunâtre.

– Viviane !

Morency se jeta sur le lit, s'emparant du corps de la femme.

– N'y touchez pas !

Mais l'homme d'affaires n'écoutait plus rien. Il tenait ce jeune corps inerte dans ses bras. Lui, un type dur, habitué aux situations les plus angoissantes, avait perdu complètement son sang-froid. Il pleurait comme un enfant, ses épaules secouées de soubresauts convulsifs.

– Non, non, ce n'est pas possible, émit-il entre deux sanglots.

Lentement, Robert Dumont réussit à dégager le corps de la femme des bras de son époux.

L'assassin avait voulu se venger d'une façon terrible. Deux balles avaient touché la jeune

femme, l'une juste au-dessus du sein gauche, la seconde au centre de l'abdomen. Ces deux projectiles auraient pu suffire pour la tuer. Mais un troisième coup, tiré de très près, avait atteint la jeune femme en pleine figure. On avait sans doute utilisé un fusil de fort calibre car elle avait eu toute la face arrachée. Ce n'était plus qu'un trou. On ne voyait plus les yeux, ni le nez, ni la bouche : tout semblait avoir été aspiré par ce trou noir et rouge. Les cheveux étaient complètement trempés de sang.

Morency, en chancelant, sortit de la pièce. Le Manchot l'attrapa juste à temps, avant qu'il ne s'affaisse.

– Ne bougez pas !

Le Manchot avait fait asseoir l'homme sur le sol, l'appuyant contre le mur. Dumont regarda autour de lui et ouvrit une autre porte. Heureusement, c'était la salle de bain.

Il agrippa une serviette qu'il plaça sous l'eau glacée. Au même moment, il entendit des gémissements. Dans le corridor, Morency était pris de nausées. Il n'avait pu supporter ce

spectacle cauchemardesque. Le Manchot lui lança la serviette humide.

– Tenez, nettoyez-vous. Si vous êtes capable, rendez-vous dans la salle de bain.

Le détective retourna dans la chambre. Il regarda autour de lui pour voir s’il n’y avait pas trace de l’enfant. Il replia la couverture qui se trouvait sur le lit pour cacher le cadavre.

Sans plus s’attarder, le Manchot fouilla rapidement les autres pièces. Morency n’était plus dans le corridor. Il avait pu se traîner jusqu’à la salle de bain, où l’on entendait couler l’eau.

Il n’y avait rien d’autre à voir à l’étage. Sans perdre une seconde, le détective descendit l’escalier. Dans la grande salle de séjour, il avait aperçu un appareil téléphonique. Sans hésiter, il décrocha et communiqua avec la téléphoniste pour demander d’urgence la Sûreté du Québec.

Bientôt, une voix masculine lui répondit :

– Sûreté du Québec !

– Ici Robert Dumont, détective privé, on m’appelle le Manchot. Je suis à Saint-Adolphe

d'Howard, au chalet de Gaston Morency. Trois meurtres ont été commis, une véritable boucherie.

– Oh, oh, pas si vite ! Qui avez-vous dit que vous étiez ?

– Robert Dumont, détective privé. Faites vite, je ne bouge pas d'ici, le chalet de Gaston Morency, de Saint-Adolphe.

Et il raccrocha.

– Qui appeliez-vous ?

Le Manchot se retourna. Morency était debout, au centre de l'escalier. Il avait dû se plonger la tête sous l'eau car ses cheveux étaient tout mouillés. Il avait également enlevé son veston. Sa voix était blanche, à peine perceptible.

Le Manchot n'eut pas le temps de répondre. La sonnerie du téléphone se fit entendre et, immédiatement, le détective décrocha.

– Allô.

– C'est vous qui avez téléphoné à la Sûreté du Québec ?

– Oui et c'est pas des blagues. Je vous attends.

– Vous êtes bien Robert Dumont, le Manchot ?

– Oui, oui. Ne questionnez pas inutilement. Grouillez, batêche !

Le Manchot raccrocha en murmurant :

– Bande d’idiots ! Ce n’est pas au téléphone qu’on doit mener une enquête !

Morency n’avait pas bougé.

– Jonathan ! murmura-t-il.

– Il n’est nulle part ! On a dû l’enlever.

Lentement, les jambes molles comme de la flanelle, se tenant à la rampe pour ne pas tomber, Morency descendit. Il se rendit jusqu’à un divan, et s’y laissa tomber.

– Ils vont le tuer... tout comme Viviane.

– C’est bien votre femme, là-haut ? demanda le Manchot en s’avançant... Son visage...

– Je n’ai jamais rien vu de tel... Oui, c’est elle, ses vêtements, son collier, sa bague avec le diamant, sa montre... mais pourquoi ? pourquoi ?

Il se prit la tête entre les mains et resta un long

moment sans parler. Soudain, il plonge la main à l'intérieur de son veston, sortit son revolver et bondit sur ses pieds.

– Ils vont payer ! Je vais les tuer, tous ! Vous entendez ? Je vais tous les tuer.

– Calmez-vous, Morency ! Rangez cette arme ! Vous ignorez qui est responsable de ce carnage !

– Maurice ! Il devait empêcher quiconque de s'approcher.

Le Manchot, déjà, tirait ses conclusions.

– Il connaissait sûrement son agresseur ! Il lui a ouvert la porte. Il a vu arriver l'assassin. Probablement ce dernier était en voiture et Maurice l'aura reconnu. Une personne en qui il avait entière confiance.

Le détective se dirigea vers la porte d'entrée.

– Que faites-vous ? demanda Morency.

– Je veux jeter un coup d'œil à l'extérieur.

– Vous n'avez pas répondu à ma question, tout à l'heure : à qui avez-vous téléphoné ?

– La police !

– Je m'en doutais.

Le Manchot crut bon d'ajouter :

– J'ai rejoint également mon assistant, Michel Beaulac. Il menait une enquête dans les Laurentides. Ma secrétaire s'occupe de lui, je la rappellerai dans quelques minutes.

Il devait donner le temps à Michel d'arriver ; mais Dumont savait que, dans une vingtaine de minutes, le grand Beaulac serait probablement rendu dans un des hôtels de l'endroit. Morency suivit le détective à l'extérieur. Le Manchot était descendu de la grande galerie et examinait le sol.

– Maurice n'avait pas de voiture ?

– Oui, le garage, à droite.

Les portes du garage étaient fermées. Le Manchot s'y dirigea et put jeter un coup d'œil par une des vitres. Une voiture se trouvait à l'intérieur.

Il revint vers Morency qui examinait le sol avec attention.

– Vous avez vu les traces ?

– Oui. Une voiture s’est stationnée, ici, près de la galerie, et ce n’est pas celle qui est dans le garage, dit le Manchot. On voit facilement la trace de l’autre.

Mais Morency semblait plutôt intrigué par de petites marques faites dans la terre.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Dumont.

– Regardez, murmura-t-il.

Il s’agissait de trous creusés dans la terre, des trous espacés les uns des autres et qui avaient à peine un pouce de circonférence.

– On dirait des trous faits...

Morency s’arrêta de parler. Le Manchot avait eu exactement la même idée et il termina la phrase de l’homme d’affaires.

– Des trous faits par quelqu’un qui marche en s’aidant d’une canne !

Et les deux hommes se regardèrent, n’osant plus rien ajouter.

IV

Vengeance

Le Manchot avait téléphoné à son bureau et avait donné des ordres à Yamata.

– Sitôt que Michel vous appellera, qu’il ne perde pas une seconde, qu’il nous rejoigne au chalet de Gaston Morency. Qu’il s’informe, on lui indiquera l’endroit.

Quand le détective eut terminé son appel, Morency prit le récepteur. Il paraissait beaucoup plus calme.

– Qui appelez-vous ?

– Fichez-moi la paix, ça ne vous regarde pas.

Quelques instants plus tard, Morency demandait :

– Passez-moi Hervé !

– N’allez pas commettre de bêtises, Morency.
La police ne devrait pas tarder.

Mais l’autre ne l’écoutait pas.

– Hervé... ma femme a été tuée... Maurice aussi... c’est terrible... Elle a enlevé Jonathan. Je suis certain qu’elle est devenue folle... oui, c’est elle, j’en suis persuadé. Il faut la retrouver... avant la police... Mon fils, Jonathan... je veux le revoir vivant... Aucune pitié... Je compte sur vous tous.

Et il raccrocha. Juste à ce moment, on entendit les sons stridents des sirènes.

– La police, murmura le Manchot.

Morency mit sa main sur le bras du Manchot.

– Ne parlez pas de ma mère, pas tout de suite. Ce n’est peut-être pas elle... et puis, il y a mon fils. Si maman se rend compte que les policiers cherchent à la capturer, dans un acte désespéré elle peut tuer l’enfant.

– Allons donc, j’ai causé avec votre mère et...

Morency lui fit signe de se taire.

– Voici les policiers. Je vous ai menti, je vous dirai toute la vérité au sujet de maman, mais pas devant eux.

Les premiers policiers arrivés constatèrent ce qui s'était passé, communiquèrent avec le quartier général et, bientôt, plusieurs voitures firent leur apparition. Le sergent-détective Garnier était à la tête du groupe. Robert Dumont connaissait Hubert Garnier. Les deux hommes avaient eu à enquêter côte à côte, alors que le Manchot faisait partie de la police de la C.U.M. Ils s'étaient toujours bien entendus.

– Que faites-vous ici, Dumont ? demanda-t-il en l'apercevant.

Tout comme ses collègues de la police officielle, il n'aimait pas qu'un détective privé se mêle de son enquête.

Le Manchot allait répondre mais, rapidement, Morency lui coupa la parole.

– Il est avec moi. J'ai retenu ses services pour des affaires personnelles. Or, monsieur Dumont était chez moi lorsque j'ai reçu l'appel de

Maurice. C'est lui qui a conduit ma femme au chalet. Il avait aperçu des rôdeurs autour de la maison, et il a pensé que c'était le jardinier, Édouard Gravin. Il s'est mis à sa recherche et l'a trouvé mort, dans le jardin. Alors, Maurice a eu peur, il a décidé de me téléphoner.

Garnier eut un petit sourire narquois :

– Et vous, vous n'avez pas songé à prévenir la police ? Ça nous aurait pris un quart d'heure à peine pour voir ce qui se passait. Nous aurions peut-être pu empêcher ce carnage.

– Je n'aime pas recourir à vos services.

– Ça, je m'en doute.

– J'ai toujours un hélicoptère à ma disposition. J'ai dit à Maurice que j'accourais et monsieur Dumont m'a accompagné. Nous sommes arrivés ici pour découvrir... cela... Vous pouvez questionner le Manchot. Il vous dira qu'il a toujours été avec moi. Si vous pensez que je suis un meurtrier de ma femme, vous faites erreur.

Garnier le calma.

– Il n'est pas question de porter des

accusations contre vous, Morency. Je sais, également, qu'il est inutile de vous questionner, de chercher à savoir si vous avez des ennemis.

Morency haussa les épaules :

– Qui n'en a pas ? Je vous demanderais sergent, d'effectuer votre travail au plus tôt. Des assassins sont présentement en fuite. Par contre si vous voulez me faire subir un interrogatoire, je serai à votre entière disposition.

Le sergent Garnier semblait fort surpris de l'attitude de Morency. Mais le riche homme d'affaires ajouta :

– Probablement que demain, je pourrai vous accorder une partie de ma journée. Tout dépendra de mon avocat... Car il n'est pas question que vous m'interrogiez hors de sa présence.

– J'aurais dû m'en douter, murmura Garnier.

Juste à ce moment, le Manchot vit une voiture s'approcher du chalet. Il reconnut l'automobile de Michel Beaulac, son assistant.

– Vous allez m'excuser, voici Michel, mon bras droit. Il se trouvait dans la région et je lui ai

demandé de venir me retrouver. Il peut nous être d'un grand secours.

Le détective sortit du chalet. Michel venait tout juste de descendre de voiture.

– Torrieu ! Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Remonte dans l'auto.

– Pourquoi, on part ?

– Ne pose donc pas de questions idiotes. Remonte, nous serons plus à l'aise pour causer, à l'abri d'oreilles indiscrètes.

Le Manchot, après avoir pris place sur le siège avant, referma la portière et ouvrit la fenêtre environ d'un demi-pouce, juste assez pour faire circuler l'air.

– Tu sais sans doute que j'avais rendez-vous avec Gaston Morency ?

– Oui, ça, je l'ai appris juste avant que vous m'ordonniez de vous laisser seul et de retourner au bureau.

Le Manchot lui résuma toute la situation.

– Dites donc, toute une vengeance ! Trois

cadavres, et l'enfant enlevé.

– Pas un mot de l'enfant, Michel. Pour le moment, Morency préfère ne pas en parler à la police.

– Pourquoi ?

– Il se peut que ce soient des ennemis qui se soient attaqués à lui, mais il est également possible que ces meurtres aient été commis par la mère de Morency.

– Sacrament ! Trois meurtres commis par une femme ? Elle aurait tué sa belle-fille ? Mais pourquoi ?

– Une chose semble certaine, elle est venue ici. De plus, elle détestait sa belle-fille. Enfin, même si elle m'a paru une femme normale, ce ne semble pas être le cas. Morency allait m'en dire plus long à ce sujet.

Michel demanda :

– Alors, qu'attendez-vous de moi ?

– Je vais retourner immédiatement à Montréal... si le sergent Garnier me laisse partir. Je prendrai ta voiture. Toi, tu resteras ici avec

Morency. Ne le perds jamais de vue. Il sera peut-être la prochaine victime. J'ai l'impression que le sergent va le retenir passablement longtemps. Morency et toi reviendrez à Montréal dans l'hélicoptère. Une fois de retour, avant même de quitter Morency, appelle au bureau. J'aurai sans doute transmis des ordres à Yamata.

Mais Michel comprit que son patron avait une idée derrière la tête.

– Pourquoi voulez-vous rentrer à Montréal immédiatement ?

– Morency a reçu des menaces. Il m'a donné certains détails et il est plus que temps que je commence mon enquête. Si c'était possible, je retournerais dans la métropole en hélicoptère. J'ai déjà perdu trop de temps. Ici, je me sens tout à fait inutile.

Les deux hommes revinrent vers la maison. Le sergent Garnier donnait des ordres à son équipe d'experts.

– Il a terminé avec vous ? demanda le Manchot à Morency.

– Oh non ! Il dit qu’il a bien des questions à me poser concernant le jardinier, Maurice et ma femme...

– Morency, vous êtes suffisamment intelligent pour répondre aux questions sans vous incriminer. D’ailleurs, Michel, mon assistant, restera avec vous.

– Je n’ai besoin de personne.

Mais le Manchot dit d’une voix qui n’admettait aucune réplique :

– Michel restera. Vous semblez soupçonner une vengeance de votre mère ; mais moi, je n’en suis pas si sûr. Il est fort possible que certains de vos ennemis se soient servis de votre mère. Je veux poser des questions à certains de vos supposés amis : votre comptable, Bertrand Girard, vos hommes de main, Blanchard et Verdier, à Luigi Galanto et à sa troublante fille Cinthya. Il faut les questionner rapidement, avant même que la nouvelle ne se répande. Si seulement je pouvais rentrer à Montréal en hélicoptère.

Morency déclara aussitôt :

– Si nous demandons à ce policier de faire ça le plus rapidement possible, peut-être que dans une heure nous pourrons partir.

– N’y comptez pas trop. Ça peut être plus long que ça. Michel est en voiture, il a ordre de ne pas vous laisser d’une semelle. Vous pourriez rentrer avec lui. Vous n’avez qu’à donner des ordres à votre pilote et dans moins d’une heure, j’aurai entamé mon enquête.

L’homme réfléchissait. Enfin, il accepta la proposition du Manchot et il allait sortir de la pièce, mais Dumont l’arrêta :

– Un instant.

Le détective se rendit à la porte donnant sur les autres pièces. Il n’y avait personne. Cependant, il demanda à Michel de monter la garde.

– Venez par ici, Morency, fit Dumont en baissant la voix. Nous allons continuer notre conversation de tout à l’heure. Vous alliez me parler de votre mère. Qu’est-ce que vous m’avez

caché, exactement ? Qu'est-ce que vous savez qui pourrait m'aider dans mon enquête ?

Morency paraissait fort mal à l'aise.

– Je crains que vous ne me preniez pour un monstre, Manchot. Pourtant, j'ai aimé ma mère plus que tout au monde.

Il se promenait lentement, les mains derrière le dos, jouant avec ses doigts et fixant continuellement le tapis, évitant le regard du détective.

– Il y a plusieurs années, mon père a été tué dans un accident de voiture. Maman a dû être hospitalisée pendant plusieurs semaines, souffrant de commotion cérébrale. Enfin, elle a paru récupérer la santé et elle est venue habiter avec moi. Parfois, elle avait un comportement bizarre.

– Comment ça ?

– Eh bien... elle piquait des colères pour des riens, elle pouvait passer des heures enfermée dans sa chambre. Elle était sous les soins des spécialistes. Mais même si son comportement

n'était pas tout à fait normal, ça s'endurait. Moi, j'étais très occupé. J'avais de nombreux intérêts dans des compagnies, dans des boîtes de nuit, je ne la voyais que très peu. Puis, un beau jour, j'ai rencontré Viviane et ce fut le grand amour.

Il arrêta de parler, étreint par l'émotion. Le Manchot se garda bien de troubler le silence de cet homme qui, ordinairement, était capable de faire face à toutes les adversités mais qui devait s'avouer vaincu devant le drame qui l'avait frappé.

Enfin, Morency reprit :

– Maman n'a jamais accepté Viviane. On aurait dit qu'elle était jalouse d'elle. Moi, j'étais pris entre deux feux. Viviane me confiait des choses, maman la démentait, je ne savais plus qui croire. Heureusement, l'arrivée de Jonathan a semblé calmer les choses. Pendant quelques mois, maman n'a plus eu de crises ; elle ne s'occupait plus que de son petit-fils. Malheureusement, ça n'a pas duré. Elle jouait avec l'enfant et, à plus d'une reprise, elle a failli le tuer. Une fois, j'ai surpris maman balançant

l'enfant dans le vide, au balcon de l'étage. Pour elle, c'était un jeu ; mais si elle avait échappé le petit, pour lui, c'était la mort.

Il soupira longuement.

– J'ai dû prendre une grave décision et j'ai fait enfermer maman dans une maison de santé. Au début, elle ne l'acceptait pas. Puis, elle a pris du mieux. Les médecins ont même cru qu'elle était guérie. Viviane ne voulait pas qu'on la reprenne à la maison. Maman ne voulait pas rester enfermée. Puis, soudain, les événements se sont précipités. Maman s'est enfuie de la maison de santé. On la recherchait partout, elle ne voulait pas y retourner. Elle est venue se réfugier chez moi. Viviane m'en voulait ; mes affaires ne tournaient pas aussi rondement que je l'aurais désiré, j'étais trop préoccupé. Mais maman m'a prévenu : si je la retournais dans cette maison, elle se suiciderait. Alors moi, j'ai mis les points sur les i. Elle resterait avec nous, mais ne devait pas sortir, sinon on la ramènerait à la maison de santé. Elle ne devait pas non plus s'occuper de Jonathan. Autrement dit, elle devait vivre, presque

enfermée dans sa chambre. Une fois ou deux, elle est sortie, malgré mes ordres. J'ai décidé de retourner maman à l'asile. Mais, en même temps, ces lettres sont arrivées. Je ne savais plus où donner de la tête. Je vous ai appelé, vous savez le reste. Pendant que nous étions occupés à causer, maman s'est sauvée en voiture. Qu'a-t-elle fait exactement ? J'ai bien peur qu'elle ne soit venue ici et que, dans sa rage, elle n'ait tué Viviane et ceux qui la gardaient.

– Quand votre mère s'est-elle enfuie de sa maison de santé ?

– Il y a à peine deux semaines.

Il donna le nom de l'hôpital.

– Vous pouvez vous informer ; tout ce que je vous ai dit, c'est l'exacte vérité. Si je contais tout à la police, on lancerait un avis de recherche et, se sentant coincée, maman peut tuer Jonathan. Si ce sont mes hommes qui la découvrent, elle les connaît, ils sont capables de lui faire entendre raison.

Et il conclut :

– C’est peut-être une vengeance de mes ennemis, tous ces morts. Je ne vois pas maman découper des lettres dans un journal et m’adresser ces messages. Mais on ne sait jamais...

Il porta la main à son front :

– Je ne sais plus quoi penser.

Juste à ce moment, Michel fit un signe. Le sergent-détective Garnier s’approchait de la maison, en compagnie de deux autres détectives. Le Manchot alla directement à sa rencontre.

– Sergent, vous avez encore besoin de moi ? Il faut absolument que je rentre à Montréal. Cependant mon assistant, Michel Beulac, va demeurer ici si vous le désirez.

Garnier réfléchit quelques secondes, puis :

– Vous pouvez partir, Manchot, mais je vais vous donner un conseil. Ne tentez pas de jouer au chat et à la souris. Si vous apprenez quelque chose, je vous conseille de communiquer immédiatement avec moi. Vous n’avez qu’à téléphoner à l’Unité des crimes contre la personne et...

– Je sais. Je peux vous assurer de mon entière collaboration.

Garnier eut un sourire narquois :

– Vraiment ? Dans ce cas, dites-moi pour quelles raisons Morency a retenu vos services ?

– Question de détournements ; du moins, c'est ce qu'il croit. J'enquête. Pour le moment, je ne puis en dire plus.

Mais il était évident que le sergent-détective ne croyait pas un mot de ce que lui avait dit le Manchot.

La sonnerie du téléphone mit brusquement fin à la conversation. Morency voulut décrocher, mais Garnier intervint :

– Non, laissez.

Et ce fut un détective qui répondit.

– Allô ?... Oui, il est ici. Un instant. Il tendit le récepteur à Morency.

– C'est pour vous.

Morency se précipita sur l'appareil. C'était sûrement un de ses hommes qui appelait. Peut-

être avait-il des nouvelles de son fils.

– Oui, vous avez des nouvelles ? demanda-t-il.
Oui, oui, Ben... parle, je t'en supplie !

L'homme d'affaires se mit à trembler. Il dut s'appuyer sur la petite table pour ne pas s'écrouler.

– Non, non, ce n'est pas possible ! Maman !
Jonathan ! Non, je ne veux pas !

Et soudain, le récepteur glissa de sa main, Michel se précipita et attrapa Morency, tout juste comme il perdait connaissance.

V

À la recherche de Cinthya

Michel fit asseoir Morency dans un fauteuil. Garnier voulut prendre le récepteur, mais le Manchot fut plus rapide que lui.

– Laissez-moi faire, je connais l’homme qui est au bout du fil.

Et, une seconde plus tard, il parlait au domestique.

– Ben, ici Robert Dumont, le Manchot. Que s’est-il passé ? Monsieur Morency s’est senti mal.

– J’ai fait surveiller les routes que madame Morency pouvait prendre, afin de rentrer à Montréal. C’est Hervé, un de nos hommes, qui a reconnu la voiture. Au lieu d’arrêter, madame Morency a voulu fuir. Elle roulait comme une folle, sa voiture était plus puissante que celle de

Blanchard. Elle s'est tuée !

– Quoi ?

– Ce n'était pas un accident... C'est un suicide.

– Comment ça, un suicide ?

– Hervé l'a vue arrêter la voiture au bord d'un précipice, elle est descendue rapidement, est remontée en voiture, a fait marche arrière, puis elle a foncé sur le parapet. La voiture a plongé dans le ravin, a fait explosion et a pris feu.

– Mais l'enfant était-il avec elle ? Ce type, Hervé Blanchard, a-t-il vu le jeune Jonathan ?

– Justement, c'est ce que je n'ai pas eu le temps d'expliquer à monsieur. Quand madame a arrêté sa voiture, c'était pour laisser descendre l'enfant. Jonathan est bien vivant. Il est en bonne santé. Vous pouvez rassurer monsieur.

On imagine la joie de Morency lorsqu'il apprit la nouvelle. Quant au sergent-détective Garnier, il ne comprenait absolument rien à ce qui se passait.

– Michel est au courant de tout, sergent, il va vous expliquer. Moi, je dois retourner à Montréal

immédiatement, fit le Manchot.

Morency se leva. Il semblait avoir récupéré complètement.

– Pourquoi vous hâter, Manchot ? Maintenant, toute l'affaire est terminée. Je ne voulais pas admettre que maman était détraquée à ce point, sergent. Mais elle n'a pas tué mon fils.

Le Manchot l'interrompt :

– Je dois rentrer quand même le plus tôt possible, Morency.

– Mais puisque que tout est terminé, moi aussi, je peux retourner dans la métropole.

Cette fois, Garnier intervint avec beaucoup plus de vigueur. Son ton n'admettait aucune réplique.

– Morency, vous demeurez ici. J'ai des tas de questions à vous poser. Moi, mon enquête est loin d'être terminée.

« Moi non plus », songea le Manchot.

– Vous m'en avez trop caché. C'est la première fois que j'entends parler de votre fils et

de votre mère.

Robert Dumont décida de ne plus retarder son départ.

– Morency, donnez-moi un mot pour votre pilote. Autrement, jamais il ne m’obéira.

L’homme d’affaires écrivit quelques mots sur une carte et la tendit au Manchot en lui disant :

– Vous pouvez garder le chèque que je vous ai fait, Manchot. C’est de l’argent bien gagné, n’est-ce pas ? Les autorités auront probablement besoin de votre témoignage lors de l’enquête, mais ce ne sera qu’une formalité.

Dumont ne lui répondit pas. Il demanda à Michel de le suivre et tous les deux se dirigèrent vers l’endroit où s’était posé l’hélicoptère.

– Hé, boss, moi, je ne comprends plus, fit Michel. Aux yeux de Morency, toute l’affaire est terminée, son fils est sauf, sa mère s’est suicidée, c’est un aveu, non ? Vous semblez pas du tout satisfait de ça ?

– Non, pas du tout, murmura Dumont. Il y a des choses que je n’aime pas dans cette histoire.

Au tout début, Morency me laisse entendre qu'il craint des ennemis. Il me donne même certains noms ; plus que ça, il est persuadé qu'une personne, près de lui, le trahit. Puis, soudain, tout est parfait. Non, je n'aime pas ça. Il ne faut pas oublier une chose. Madame Morency était une malade, on a pu abuser d'elle, on a pu se servir d'elle pour se venger de Morency. Contrairement à ce que croit mon client, à mes yeux l'affaire n'est pas terminée. Je vais pousser mon enquête un peu plus loin.

Michel le mit en garde.

– Patron, soyez très prudent. Morency, c'est connu, a des attaches avec la pègre. Si on met notre nez dans les affaires de la mafia, on est aussi bien de signer notre arrêt de mort. Ces gars-là, je les connais et ils sont très susceptibles.

– Moi aussi, je les connais, ne t'inquiète pas pour moi.

Ils étaient rendus à l'hélicoptère. Le Manchot transmet les ordres au pilote, puis, se tournant vers Michel, il lui expliqua.

– Une fois à Montréal, je communiquerai avec Yamata pour lui dire que tu peux être retardé et de ne pas s’inquiéter. Appelle au bureau quand tu arriveras, ou encore chez toi si l’agence est fermée.

– Entendu, boss.

Le Manchot grimpa dans l’hélicoptère. Le pilote lui demanda :

– Nous nous posons où ? À Laval, chez Monsieur Morency ?

– Ordinairement, où conduisez-vous votre hélicoptère ?

– C’est sur la rive sud.

– J’aime mieux ça, c’est plus près de mon bureau. Rendons-nous à votre poste d’atterrissage.

Le voyage s’accomplit sans encombre. Le Manchot prit immédiatement un taxi et, vingt minutes plus tard, il entra au bureau de l’agence.

Yamata s’inquiéta en se rendant compte que Michel n’était pas avec lui.

– Il est possible qu’il ne revienne que durant la soirée. Rien de spécial ?

– Non. Candy est sur l’enquête Cormier. Elle m’a dit qu’elle en avait pour une partie de la journée.

– Je ne fais que passer. Je rappellerai plus tard, promet le Manchot. Il est possible que j’aie à transmettre des ordres à Michel.

La jeune Japonaise demanda :

– S’il passe cinq heures et que vous n’avez pas appelé, est-ce que je devrai demeurer à mon poste ?

– Pas du tout. Les bureaux de l’agence ferment à cinq heures. Je téléphonerai à votre appartement.

Le Manchot alla s’enfermer dans son bureau et fit quelques appels dans les agences et dans quelques boîtes de nuit. Il cherchait à retracer Cinthya Galante. Selon lui, c’était probablement la personne qui pouvait le renseigner le mieux sur Morency, son épouse et sa mère. Mais personne ne semblait savoir où demeurait la danseuse.

Enfin, un employé d'une agence lui déclara :

– Elle ne travaille plus pour nous. Elle risque de nous causer trop d'ennuis. Nous voulons demeurer en bons termes avec Luigi Galanto.

– Il faut que je voie Cinthya, j'ai un message important pour elle.

– Elle travaille au Canotier, une petite boîte de l'est où l'on présente cinq ou six danseuses nues. En tout cas, elle dansait là la semaine dernière.

Ce fut Yamata qui téléphona au cabaret pour demander les noms des danseuses en vedette. Cinthya était du nombre.

– Y a-t-il des spectacles dans l'après-midi ?

– Deux danseuses seulement. Cinthya ne sera là que ce soir, si elle décide de travailler.

– Pourquoi ? Elle ne danse pas tous les soirs ?

– On ne peut jamais se fier.

– Je vous remercie, monsieur.

Le Manchot prit rapidement sa décision. Il se rendrait immédiatement au petit cabaret de l'est. « Ça devrait être facile d'obtenir son adresse. »

Le Canotier était un véritable bouge, un rendez-vous de la pègre. Il faisait très sombre à l'intérieur. Lorsque les yeux du Manchot se furent habitués à l'obscurité, il aperçut une quinzaine de clients. Trois avaient pris place au bar, quatre autres se trouvaient à la même table et les derniers, dispersés à droite et à gauche. La boîte était petite. Elle pouvait contenir à peine une cinquantaine de clients. Un disque jouait à tue-tête.

– Vous êtes seul ? demanda un garçon en s'approchant.

– Le gérant est-il ici ?

– Pourquoi ?

– J'ai à lui parler.

– Il est occupé. Vous faites mieux de revenir.

– Je n'ai pas de temps à perdre. J'ai simplement un renseignement à lui demander.

Le Manchot tendit sa carte.

– Tenez, remettez-lui ça et dites-lui que je travaille pour le compte de Gaston Morency.

L'homme jeta un coup d'œil sur la carte, puis alla derrière le bar. Au même instant, des projecteurs éclairèrent une petite scène. Un nouveau disque commença à jouer et une danseuse apparut. Elle avait à peine vingt ans et était assez jolie.

Elle était vêtue d'une paire de jeans et d'une chemise à carreaux. Ses talons très hauts cadraient mal avec son accoutrement. Elle ne fit que quelques pas et, déjà, elle enlevait sa chemise, découvrant des seins en forme de poire, une poitrine déjà pendante pour une fille aussi jeune.

Les pantalons ne tardèrent pas à tomber à leur tour et, entièrement nue, la fille se déhanchait au son de la musique. Les clients ne la regardaient même pas. Elle achevait son numéro, lorsqu'un homme s'approcha de la table où le Manchot avait pris place.

– C'est vous, Robert Dumont ?

– Oui.

– Le Manchot ?

– Exact !

– Écoute, tu me prends pour un cave ? T'es « flyé » je suppose ? Un manchot, je connais ça et...

Dumont avait posé sa main gauche sur le bras de l'homme. Il serra lentement avec cette prothèse qui pouvait développer jusqu'à dix fois la force d'une main naturelle.

– Vous faites mieux de vous asseoir. Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler de ma prothèse.

– Lâche-moi ! T'es malade, christ ! T'aurais pu me casser le bras. Tu travailles pour Morency ?

Le gérant, à présent était assis en face du Manchot.

– Disons qu'il m'a demandé de lui rendre un service. Je mène une petite enquête. Il aimerait causer avec Cinthya Galanto.

– Connais pas !

– Cinthya danse ici.

Le gérant semblait mal à l'aise.

– Écoutez, Manchot, dit-il en devenant subitement plus poli, je ne veux pas être mêlé aux querelles entre Morency et Galanto, moi. Je me tiens loin de tous ces gars du milieu. J'ai engagé Cinthya, mais je l'ai prévenue que si ça me causait des ennuis, je la renverrais aussitôt.

– Pourquoi prenez-vous ce risque ?

Le gérant haussa les épaules :

– Vous savez combien ça nous coûte, une danseuse, aujourd'hui ? Même si elles n'ont pas d'expérience, faut les payer cinq ou six cents piastres par semaine pour se montrer les fesses. Cinthya, pourvu qu'elle prenne son verre et que je ne l'oblige pas à danser tous les soirs, se contente d'un petit deux cents. Et puis, c'est celle qui donne le meilleur spectacle... quand elle veut. Bien faite ! Elle pourrait faire bander une statue de marbre.

– Morency ne veut pas vous causer d'ennuis, bien au contraire. Il aurait pu venir ici, un soir, et rencontrer Cinthya. Non, il n'a pas voulu. Il veut

la voir en privé.

– Ah !

– Plus que ça, je rencontrerai tout d’abord Cinthya Galanto et Morency ne la verra que si elle accepte. Alors, tout ce que je désire, c’est son adresse.

Le gérant se leva :

– Attendez une seconde, je vais demander à celui qui travaille le soir, il sait peut-être où elle habite.

Il se rendit derrière le bar, causa avec le garçon, puis téléphona. Enfin, il revint vers le Manchot.

– Je m’excuse, j’avais reçu un appel. Fred m’a dit que l’adresse se trouvait dans les dossiers, j’ai ça dans mon bureau. Venez avec moi ; ici, on peut difficilement causer. Si vous saviez comme je suis fatigué d’entendre cette maudite musique !

Le Manchot le suivit derrière le bar. Le gérant ouvrit une porte et on se trouva dans un petit bureau.

– Asseyez-vous, Manchot.

– Pas nécessaire, donnez-moi l'adresse et je partirai aussitôt.

Lentement, le gérant se dirigea vers un classeur, ouvrit un des tiroirs et en sortit une chemise.

– Tenez, vous l'avez déjà vue ?

Il tendit deux photos au Manchot. Cinthya était très jolie et elle possédait les courbes nécessaires pour rendre les hommes fous.

– Je vais vérifier si c'est la bonne adresse. Je sais qu'elle déménage souvent.

Il alla s'asseoir à son bureau. Le Manchot avait gardé une des photos. Pendant que le gérant téléphonait, le détective tourna machinalement la photo. À l'endos, il y avait une adresse et un numéro de téléphone. Immédiatement, le détective grava cette adresse dans sa mémoire.

Le gérant venait de raccrocher.

– C'est comme je vous le disais : elle est encore déménagée. Mais René va pouvoir nous donner les renseignements.

– Qui est René ?

– Un de mes employés.

Le gérant avait appuyé sur un bouton.

– Si vous voulez un conseil, Manchot, occupez-vous pas de Cinthya. Ça peut vous attirer des ennuis. Moi, j'aime pas que vous veniez ici pour vous informer.

La porte s'ouvrit ! Le Manchot s'attendait à voir paraître un homme, mais ce furent trois types qui entrèrent. L'un était un véritable colosse, une armoire à glace de plus de six pieds, et qui devait peser sûrement plus de deux cent cinquante livres.

Avant même que le détective n'ait eu le temps de bouger, un des trois hommes s'était élancé sur lui. Le Manchot vit venir le poing, et il eut tout juste l'instinct de tourner et de pencher légèrement la tête. Il fut frappé à la tempe et tomba au tapis, étourdi. L'homme voulut se jeter sur lui, mais le Manchot leva le genou et le type bascula, allant s'écraser tout près du bureau.

Dumont se remit sur pied, mais cette fois le colosse lui mit la main sur l'épaule, un véritable

étai. Le Manchot s'attendait à recevoir un coup de poing. Mais ce fut un très vicieux coup de pied qui l'atteignit au bas du ventre.

Étouffé, se tordant de douleur, il roula au plancher.

Il n'eut que le temps de voir ses adversaires se ruier sur lui. Avec le gérant, ils étaient quatre. Quatre hommes, sans aucun scrupule, quatre hommes capables de tuer, puis de faire disparaître les cadavres.

*

Le chauffeur de taxi ouvrit la porte du bureau de l'agence de détectives privés « Le Manchot ». Il parut surpris en voyant la Japonaise se lever.

– Monsieur ?

– Je suis bien à l'agence du Manchot ?

– Oui.

– Vous êtes seule ? J'ai quelque chose pour vous, dans mon taxi. Faudrait en prendre

livraison.

– Mais de quoi s’agit-il ?

– Un corps.

– Un quoi ?

– Un homme. Vous faites mieux de descendre.

Candy Varin, la sculpturale blonde, venait juste d’entrer. Elle était dans son bureau privé, mais comme la porte était entrouverte, elle avait pu entendre la conversation. Elle apparut et dit au chauffeur de taxi :

– Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Une blague ?

– Pas du tout. On a arrêté mon taxi sur la rue. L’homme a dit que son ami était ivre et il m’a demandé de le conduire à cette adresse. J’ai bien vu que mon client était mal en point et j’ai eu l’intention de me diriger tout de suite vers un poste de police, mais comme le type m’avait dit l’agence de détectives privés « Le Manchot »...

Candy était retournée rapidement dans son bureau et avait jeté une veste de laine sur ses épaules.

– Viens, Yamata, allons voir.

Les deux femmes étaient excessivement nerveuses. Yamata songeait à Michel et Candy croyait qu'il avait pu arriver un malheur à l'un des nombreux gardes de sécurité à l'emploi de l'agence.

La voiture-taxi était stationnée devant la porte du bureau. Candy ouvrit la portière arrière.

– Mon Dieu ! Robert !

Robert Dumont était affalé sur le siège arrière. Il ne paraissait pourtant pas blessé, il ne portait aucune marque à la figure. Yamata cherchait à voir ce qui se passait mais Candy, penchée en avant d'elle, l'empêchait de pénétrer dans le taxi.

Enfin, la jolie blonde murmura :

– Il respire !

Elle ordonna au chauffeur :

– Aidez-moi, il faut le transporter.

Le chauffeur venait tout juste de s'installer derrière son volant.

– Écoutez, mam'zelle. Moi, on m'a donné

cinq dollars pour ma course. Ça paie tout juste le prix du compteur. J'ai assez perdu de temps comme ça, sortez-le.

– Y a pas à dire, vous êtes coopératif, murmura Candy.

Juste à ce moment, le Manchot remua et ouvrit difficilement les yeux.

– Robert, tu me reconnais ? c'est moi, Candy. On va te conduire à l'intérieur, Yamata et moi.

Il ne semblait pas pouvoir répondre. Il avait de la difficulté à respirer.

– Aide-moi, Yamata, fit-elle en se retournant.

Mais, à sa grande surprise, elle se rendit compte que la Japonaise n'était plus là.

– Où est-elle passée, celle-là ?

Juste à ce moment, Yamata parut dans la porte de l'édifice. Un homme l'accompagnait et Candy reconnut le concierge de l'immeuble.

– Aidez-nous, disait l'amie de Michel. Monsieur Dumont se sent mal. Il ne peut marcher que difficilement.

Candy, aidée du concierge, réussit à sortir Robert Dumont de la voiture. Le Manchot cherchait à se tenir sur ses pieds, mais ses jambes refusaient d'obéir. Cependant, le vent assez froid de septembre, qui lui fouettait la figure, le ranimait quelque peu.

Yamata alla rapidement ouvrir les portes de l'édifice.

Aussitôt, sans attendre une seconde de plus, le taxi se mit en branle et disparut en vitesse. « L'écoeürant, murmura Candy ; et dire que je n'ai même pas songé à prendre le numéro de sa plaque. »

Yamata avait sonné l'ascenseur. On glissa le Manchot à l'intérieur. À chaque mouvement, le détective grimaçait de douleur. On le conduisit jusqu'au bureau. Candy, rapidement, prenait des décisions.

– Dans le gymnase, ordonna-t-elle au concierge.

Elle fit étendre le Manchot sur un des matelas. Le concierge ne bougeait pas, il attendait les

ordres.

– Vous pouvez vous en aller, dit Candy, nous allons nous occuper de lui.

En sortant, le concierge émit son opinion :

– À votre place, j'appellerais tout de suite un médecin.

– C'est ce que nous allons faire.

Déjà, Yamata était penchée sur Robert Dumont.

Avec beaucoup de précautions, elle lui avait retiré son veston et commençait à détacher sa chemise.

Le Manchot gémissait. Il cherchait à parler, mais en paraissait incapable.

Candy aida sa compagne. Sitôt qu'on eut retiré la chemise du Manchot, les deux femmes aperçurent de nombreuses marques à la poitrine, aux côtes. Il devait avoir des meurtrissures sur tout le corps.

– Nous allons le déshabiller entièrement, fit Candy, et le glisser sous la douche.

– Faut lui enlever sa prothèse, ajouta Yamata. Autrement, nous risquerions de la rendre inutilisable.

Et pendant que Yamata enlevait le bras artificiel du Manchot, Candy lui retirait son pantalon, ses souliers, ses bas et ses sous-vêtements.

– Incroyable ! Pas surprenant qu'il puisse à peine se tenir. Il a dû recevoir des tas de coups dans les parties génitales, c'est rouge sang.

– C'est sûrement grave, murmura Yamata. Faut appeler le médecin tout de suite. S'il n'a pas de fracture, je serais très surprise.

– Je m'en charge. Je suis plus au courant que toi des noms de nos collaborateurs.

Candy sortit du gymnase. L'agence de Robert Dumont faisait souvent affaire avec des médecins. Mais comme on était à la fin de l'après-midi, Candy eut de la difficulté à en rejoindre un.

Enfin, le docteur Langevin était à son bureau. Candy insista pour lui parler et elle lui fit

comprendre qu'il devait immédiatement abandonner ses patients pour venir à l'agence.

– S'il est si mal au point, appelez une ambulance, faites-le conduire à l'hôpital.

– Non. Seulement si vous le jugez nécessaire.

– Bon, j'irai le plus tôt possible. Candy raccrocha. Elle tendit l'oreille. La porte du gymnase était restée ouverte et elle entendait l'eau de la douche qui coulait. « Ça va sûrement lui faire un bien immense. »

Elle entra dans le gymnase, mais ne vit pas Yamata. « Mais où est donc passée cette Japonaise ? Elle n'a sûrement pas abandonné Robert, seul, sous la douche. »

Candy poussa un cri de surprise. En ouvrant la porte de la douche, elle aperçut Yamata, entièrement nue, tenant le Manchot dans ses bras. L'eau leur coulait sur la tête.

– Mais, qu'est-ce que tu fais là ?

– Je n'étais quand même pas pour le laisser seul. Il ne tient pas debout et je ne voulais pas mouiller tous mes vêtements. Je n'ai aucun

vêtement de rechange, ici.

Candy ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur le corps menu de la Japonaise. Même si elle était délicate, l'amie de Michel était fort bien faite.

– Aide-moi, Candy, nous avons fini et l'eau est glacée.

Elles sortirent Robert Dumont de dessous la douche. Le détective avait repris conscience, mais il ne pouvait encore se tenir debout.

Candy le fit s'étendre sur le matelas, puis alla chercher deux serviettes et une épaisse couverture. Elle essuya prudemment le corps du Manchot pour ne pas lui faire de mal, puis elle étendit la couverture sur lui.

– Surtout, ne bougez pas, Robert. Le médecin va arriver d'un instant à l'autre.

Le Manchot murmura :

– Des experts, les salauds ! Ils m'ont battu... mais en prenant bien soin de ne pas me frapper... à la figure.

Il avait fait beaucoup d'efforts pour prononcer

ces quelques mots.

Candy se tourna du côté de Yamata qui commençait à se rhabiller.

– Je me demande ce que Michel aurait dit si c'était lui qui vous avait trouvés nus, dans les bras l'un de l'autre, sous la douche ?

– Oh, je t'en prie, Candy, ce n'est pas le temps de blaguer.

– Ne te fâche pas, je voulais chercher à alléger la tension.

Et la jolie blonde demanda :

– Tu sais où Robert est allé ?

– Je t'ai raconté ce que je savais de l'affaire Morency, de l'absence de Michel... Avant son départ, monsieur Dumont voulait savoir si une demoiselle Cinthya travaillait au cabaret le Canotier, une petite boîte dans l'est de la ville. Cinthya, c'est une danseuse. J'ai vérifié, elle travaille là.

Candy, pendant que la Japonaise donnait des explications, fouillait dans les poches de veston du Manchot.

Elle en sortit un calepin, le calepin de notes du détective, qu'elle feuilleta rapidement.

– Il veut parler, murmura Yamata. Candy se pencha sur le détective.

– Derrière la photo... l'adresse... Cinthya... ne veux pas l'oublier...

Candy tenta de résumer.

– Vous avez vu l'adresse de cette Cinthya et vous craignez de l'oublier, c'est ça ?

– Oui.

Et le Manchot murmura : – 2549 rue Labelle... 2549...

L'effort était réellement trop grand, il ne pouvait plus parler. Candy se releva. Yamata avait fini de se vêtir, mais elle avait l'air tout drôle avec ses cheveux trempés.

– Écoute, Yamata, moi, j'ai du travail, j'ai quelqu'un à rencontrer, fit la blonde. Le médecin va arriver d'une seconde à l'autre. Le détective Landry, responsable de l'agence de sécurité, revient toujours avant cinq heures. Il pourra t'aider à prendre des décisions.

Yamata suivit Candy dans le grand bureau.

– Toi, tu as une idée derrière la tête.

– Je vais prendre un taxi et me rendre au cabaret le Canotier.

– Tu es folle !

– Mais non, je veux simplement récupérer la voiture du patron. J'ai pris ses clefs.

– Je n'aime pas ça, pas du tout, Candy, tu devrais attendre que monsieur Robert te donne des ordres.

– J'ai bien l'impression qu'il ne sera pas en état de le faire de sitôt.

Juste à ce moment, la porte du bureau s'ouvrit et le docteur Langevin parut.

– C'est mademoiselle Yamata, notre nouvelle secrétaire, dit Candy. Elle va vous conduire auprès de notre malade. À bientôt.

VI

Une apprentie danseuse

Et elle sortit précipitamment, n'ayant qu'une idée en tête, venger le Manchot qui venait de recevoir l'une des pires raclées de sa carrière.

Le médecin avait fait un examen rapide.

– Il semble n'y avoir rien de brisé, mais il aura sûrement de la difficulté à marcher pendant un jour ou deux.

Le Manchot, déjà, se sentait un peu mieux. Il avait réussi à s'asseoir et pouvait parler beaucoup plus distinctement.

– Je n'aurais pas dû me laisser prendre comme un enfant. Ils m'ont donné la leçon que je méritais, murmura-t-il.

Le docteur Langevin déclara :

– Mon devoir serait de rapporter cette affaire à

la police, monsieur Dumont.

– Non, docteur, non ; dans quelques heures, je me sentirai en pleine forme.

Le médecin lui avait donné une injection. Il fouilla dans sa petite valise noire et lui remit quelques capsules.

– Prenez-en une aux trois heures, mais seulement si c'est très douloureux. Ces pilules enrayent la douleur, mais faut pas en abuser.

Yamata était sortie de la pièce, elle revint avec un grand verre d'eau.

– Non, non, fit le médecin. L'injection que je vous ai donnée vaut plusieurs de ces capsules. Dans trois heures seulement.

Le Manchot ordonna à Yamata de fouiller dans son porte-monnaie qui se trouvait dans la poche arrière de son pantalon.

– Ma carte d'assurance-santé est là.

– Rien ne presse, fit le docteur.

– Ça va mieux, doc, vous n'aurez pas à revenir.

Yamata laissa le détective seul et s'occupa de tout régler avec le docteur Langevin.

Lorsqu'elle revint dans le gymnase, elle fut surprise de trouver le Manchot debout. Le détective était encore nu comme un ver.

– Mais, qu'est-ce que vous faites ?

– La douche... j'y retourne. Je n'ai pas de temps à perdre.

Il s'efforça d'esquisser un sourire qui ressemblait beaucoup plus à une grimace.

– Ce sera moins agréable que... la première fois. Il est rare que je prenne ma douche en compagnie d'une jolie femme.

Yamata rougit légèrement. Elle se sentait toute confuse. Dans sa hâte de vouloir aider le Manchot, elle n'avait pas pris le temps de réfléchir. Mais maintenant, elle trouvait la situation drôle, mais également équivoque.

Déjà, l'eau coulait dans la cabine de douche.

– Si vous avez besoin d'aide, fit Yamata, appelez-moi. Vous ne vous sentez plus étourdi ?

– Presque plus. J’ai de la difficulté à respirer, ça fait mal... quand je parle. Mais je suis certain que ça va passer.

Tout de même, Yamata ne crut pas bon de le laisser seul. Le Manchot était encore sous la douche lorsque le détective Landry arriva. Yamata le mit rapidement au courant de la situation

– Vous allez l’aider ?

– Oui, ne vous inquiétez pas. Une quinzaine de minutes plus tard, le Manchot, sortait du gymnase, soutenu par Landry.

– Ça va beaucoup mieux, dit le blessé en exécutant de lents mouvements de gymnastique.

– Robert, soyez raisonnable, je vais aller vous conduire à votre domicile, fit le détective.

– Non, j’ai du travail, protesta le Manchot. J’ai quelqu’un à voir et au plus tôt. L’affaire n’est pas terminée, loin de là.

– Mais vous n’êtes pas en état de travailler.

– Allons donc. Je suis courbaturé, c’est vrai mais je ne porte aucune marque apparente et mes

forces reviennent rapidement. Où est Candy ?

Yamata hésita. Devait-elle dire la vérité au Manchot ?

– Elle a pris vos clefs de voiture, j’ai donné le nom du cabaret. J’espère que votre automobile est là ?

– Oui. Tu me dis bien tout, Yamata ? Candy ne s’est pas mis dans la tête de se mêler de cette histoire ?

Il fouillait dans ses poches.

– Ah ça, mais où est mon calepin ? C’est Candy qui l’a pris, n’est-ce pas ?

– Il... elle l’a laissé dans le gymnase.

– Je vais le chercher, fit Landry.

Il revint avec le calepin. Le Manchot ne paraissait guère de bonne humeur.

– Cette idiote peut subir exactement le même sort que moi. Ces types du cabaret n’aiment pas du tout qu’on se mêle de leurs affaires.

Il alla s’installer dans son vaste bureau, rageant de se voir en si fâcheux état dans un

pareil moment. Il avait l'adresse de cette Cinthya, il aurait pu aller l'interroger avant qu'elle ne se rende au travail. Derrière la photo, il y avait également un numéro de téléphone, mais le détective ne l'avait pas retenu.

Soudain, il prit une décision. Il fouilla dans le fameux « red book », ce livre publié à un nombre d'exemplaires limités et qui contient toutes les adresses des résidents de la ville et leur numéro de téléphone.

Mais il s'agissait d'une maison à appartements et le Manchot ne put obtenir que le numéro de téléphone du concierge. Il décida de composer quand même le numéro.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ? fit une voix brusque.

– Monsieur Dugas ?

– Monsieur Dugas est pus concierge depuis près de six mois. J'sais pas où il est parti.

– Attendez. Vous êtes bien le concierge du 2549, Labelle ?

– Oui, c'est moi.

– Je voudrais parler à une de vos locataires, Cinthya Galanto.

– Est pas chez elle. Bien rare qu'elle rentre avant trois ou quatre heures du matin. Des fois, je la vois vers huit heures, mais pas tous les soirs.

– Écoutez, c'est excessivement important. Elle n'a pas le téléphone à son appartement ?

– Vous êtes pas à l'hôtel Ritz, ici. C'est des chambres que je loue, moi, pas des palais. Non, elle a pas le téléphone.

– Demandez-lui d'appeler Robert Dumont ; dites-lui que je suis le détective privé qu'on surnomme le Manchot.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Ce ne sont pas des blagues. Vous avez pris ça en note ?

– Ouais, mais pour moi, vous perdez votre temps, jamais cette fille-là rappellera un détective.

– Dites-lui qu'il faut que je lui parle, qu'il est arrivé quelque chose de grave à Gaston Morency. Vous avez bien noté ?

– Oui, mais j’aime pas ça, moi. Je suis pas domestique, ici, j’suis le concierge, pas le commissionnaire de tout le monde.

– Je vous promets une récompense, si vous faites mon message.

– Oh, je sais, vous pouvez promettre un million, comme ça, au bout du fil. Moi aussi, je peux en faire autant.

Le Manchot laissa quand même son numéro de téléphone, mais il n’avait pas trop confiance en cet homme.

Péniblement, il se leva et marcha lentement jusqu’au centre de la pièce, puis il commença à faire des mouvements, cherchant à rendre la souplesse à tous ses muscles. Sitôt qu’une douleur plus aiguë se faisait sentir, il se frottait avec sa main droite, palpait la peau, touchait également les os, comme s’il voulait découvrir tous les secrets de son corps d’athlète.

« C’est surtout là, à droite. Un de ces salauds a dû m’enfoncer une côte. Ce doit être ça qui gêne ma respiration. Oh, mais ils ne perdent rien pour

attendre. Quand le Manchot reçoit un billet de banque trop élevé, il remet toujours la monnaie. »

Ces exercices, très lents au début, lui faisaient un bien immense.

« D'ici ce soir, je serai presque en pleine forme. Demain, ou un autre jour, j'irai passer quelques radiographies à l'hôpital. »

Juste à ce moment, la porte s'ouvrit et Landry parut.

– Je vois que ça va un peu mieux. Je vais vous aider, Robert, et vous allez venir avec moi.

– Mais où ça ?

– Nous allons nous rendre à l'hôpital.

Robert Dumont voulut protester, mais Landry lui coupa rapidement la parole en enchaînant :

– Vous avez la mémoire trop courte. Rappelez-vous, il y a quelques années... Vous avez négligé une blessure à un bras...

– Ce n'est pas du tout la même chose. Et puis Louis, si j'avais quelque chose de brisé, je pourrais jamais exécuter ces mouvements. Non,

puisque vous êtes libre, nous n'irons pas à l'hôpital. Je vais vous confier un travail. Vous sautez dans votre voiture et vous allez immédiatement retrouver Candy, au Canotier. Elle n'aurait jamais dû se mêler de cette affaire. Candy aime prendre des initiatives. Elle veut sans doute me venger. Il faut la ramener ici, coûte que coûte.

Landry comprit qu'il était inutile d'insister. D'ailleurs, il se rendait compte que le Manchot récupérait lentement toutes ses forces.

– Moi, ajouta Dumont, j'attends un appel. Je ne dois donc pas bouger d'ici. Si jamais je me sens mal, Yamata sera là pour me prêter main-forte.

Quelques instants plus tard, le détective Louis Landry quittait le bureau de l'agence pour se diriger vers l'est de la métropole.

*

Léon Gingras, le gérant du Canotier, dirigeait

la petite boîte comme s'il en avait été le propriétaire. Pour lui, ce cabaret était une véritable mine d'or. La boîte appartenait à un homme d'affaires qui, aujourd'hui, était rongé par le cancer. Le cabaret était sur le point de fermer ses portes, lorsque Gingras décida de le prendre en main.

Il avait réussi à attirer une clientèle régulière. Gingras et ses acolytes faisaient également le commerce de la drogue. Enfin, le gérant achetait régulièrement des objets volés qu'il revendait à des receleurs étrangers.

Pour lui, l'important était d'éviter des querelles avec les divers milieux de la Mafia. Lorsqu'il avait engagé Cinthya Galanto, il avait craint que Luigi ne vienne mettre son nez dans ses affaires.

Mais Fred, son bras droit, l'avait rassuré.

– Galanto ne veut pas que sa fille s'expose dans les cabarets connus. Il sait que jamais il ne pourra l'empêcher complètement de faire à sa tête. Ici, c'est une petite boîte de rien du tout, il n'y a pas de publicité ou presque. Galanto

n'interviendra pas.

Tous les mois, Gingras faisait un rapport financier à son patron. La boîte qui glissait vers la faillite, quelques mois plus tôt, remontait maintenant la pente et l'homme d'affaires semblait fort satisfait. Mais, s'il avait su que son gérant mettait presque la moitié des profits dans sa poche, il aurait sûrement changé d'avis. « Quand le bonhomme mourra, s'était dit Gingras, je pourrai facilement acheter cette boîte aux héritiers. Aux yeux de tous, elle ne vaut pratiquement rien. Je l'aurai pour une chanson. »

Donc, il voulait éviter tous les ennuis et, quand le Manchot avait voulu se montrer trop curieux, Gingras avait décidé de lui donner une bonne leçon.

– Quand je sonnerai, avait-il dit à son commis, tu feras entrer les gars. Je veux que ce détective se souvienne de son passage ici ; mais pas de marques à la figure, tu comprends ce que je veux dire ?

Sitôt qu'il eut fait reconduire le Manchot, par un chauffeur de taxi de ses amis, il ordonna à

René, un des colosses qui avait pris un malin plaisir à frapper sur le détective : « Retrouve-moi Cinthya et amène-la ici. Je n'aime pas du tout cette affaire. Si elle doit me causer des ennuis, elle se cherchera du travail ailleurs. »

La fille de Galanto était devenue presque une loque humaine. Il lui fallait régulièrement de la drogue. Souvent, au cabaret, elle passait ses soirées seule, dans sa petite loge, refusant de se mêler aux clients. Elle voulait qu'on lui fiche la paix. Léon savait que c'était une malheureuse, que son père avait empêchée d'épouser l'homme qu'elle avait toujours adoré, Gaston Morency. « Un jour, elle se suicidera, se disait souvent le gérant. Pourvu qu'elle ne décide pas de le faire sur la scène, devant tous les clients. Faut se méfier d'elle, elle est capable de tout. »

La porte du petit bureau s'ouvrit et Fred, le commis de bar, parut.

– Hé boss...

– Qu'est-ce que tu veux ? Ne me dis pas que cet idiot de Manchot serait allé porter plainte à la police ?

– Sûrement pas. Je veux que vous veniez jeter un coup d’œil sur la fille qui vient d’entrer. Elle a demandé si on avait besoin de danseuses.

– Cinq, c’est suffisant, tu le sais pourtant. Deux le jour et trois le soir.

– Attendez, vous avez pas vu le pétard, vous ! Avec le corps qu’elle a, pas besoin de savoir danser. Rien qu’à montrer ses tétons et les gars vont se sentir mal. Moi, à votre place, je me débarrasserais de Cinthya. Au début, quand ça s’est su que c’était la fille de Luigi, ç’a attiré du monde. Maintenant, elle peut vous causer des ennuis.

Gingras se leva.

– Retourne derrière ton bar. Je vais jeter un coup d’œil par le trou derrière l’étagère.

Gingras avait fait pratiquer une ouverture dans le mur qui séparait son bureau du bar. Une sorte de petite lucarne lui permettait de voir ce qui se passait dans sa boîte, sans attirer l’attention.

Lorsque Fred fut sorti, il alla ouvrir le judas et, presque immédiatement, il aperçut Candy.

Souvent, l'assistante du Manchot prenait un malin plaisir à mettre des décolletés qui faisaient comprendre aux hommes qu'elle n'avait besoin d'aucun soutien pour garder cette poitrine opulente en place. Mais ce jour-là, elle portait un chandail qui la moulait tellement qu'on pouvait voir les moindres détails de son corps.

« Fred n'a pas tort. Pas pire, la fille. Peut-être qu'elle ne me coûtera pas cher si elle n'a pas d'expérience. »

Il allait faire venir Candy à son bureau lorsque, de son poste, il vit la porte du cabaret s'ouvrir. René venait de paraître avec la jolie Cinthya. La fille de Galanto semblait assez en forme. « Elle a dû avoir sa dose de drogue, ce matin, et n'en a pas abusé. Tiens, tiens, ça me donne une idée ça. Mais oui, faut que je tienne Cinthya occupée, faut pas qu'elle me cause d'ennuis. Le Manchot la recherchera sûrement... »

René et Cinthya se dirigeaient tous les deux vers la porte du bureau du gérant. Rapidement, Léon alla s'installer derrière la petite table qui lui

servait de bureau.

Lorsque le couple parut dans la porte, Léon fit signe à René.

– Laisse-nous, j'ai à lui causer.

René sortit et aussitôt, Cinthya s'avança vers la table, appuya ses deux mains au centre du bureau et se pencha vers le gérant :

– Écoute bien, bonhomme. Moi, je suis engagée ici pour danser, et le soir seulement. Je suis pas à ton service nuit et jour et j'aime pas qu'on vienne me chercher en disant devant des amis : « Viens avec moi, le boss veut te voir. »

– Calme-toi, Cinthya. Tu as déjà entendu parler de Robert Dumont, le détective privé qu'on appelle le Manchot ?

Elle haussa les épaules, éclata de rire, puis ricana :

– Moi, mes hommes, je les veux pas en pièces détachées.

Puis, reprenant brusquement son sérieux, elle ajouta :

– Je vous ai déjà prévenu, Léon. Pas question, pour moi, de servir d’entremetteuse. Je suis pas une putain. Je danse parce que je le veux bien. Demandez-moi pas de jouer à la poupée pour plaire à votre handicapé.

– Voyons, Cinthya, ne vous fâchez pas, je voulais simplement savoir si vous connaissiez ce monsieur Dumont.

– Vous avez dit qu’il était détective privé ?

– Oui.

Tout de suite, elle sauta aux conclusions :

– C’est sûrement un « chien » engagé par mon père. Si monsieur veut me surveiller, je lui donnerai du travail, moi.

– Ce Dumont est venu ici, cherchant à nous tirer les vers du nez. Mais il n’a rien appris. Au contraire, non seulement il est reparti bredouille, mais je crois qu’il n’aura pas du tout le goût de revenir.

Puis, changeant brusquement de ton, Léon se leva et s’approcha de sa « vedette ».

– Tu voudrais bien me rendre un service, ma

poupoune ?

– J'aime pas ça quand vous employez ce ton-là. Vous et vos services, je me méfie.

– Tu ne devrais pas, Cinthya. Tu as peut-être vu une blonde, une fille très bien tournée, en entrant dans le cabaret ?

– Non. J'ai vu deux gars, mais aucun qui m'intéresse. Les femmes sont hypocrites, pour la plupart. Tout ce qu'elles cherchent, c'est vous enlever votre homme. Je déteste toutes les femmes !

– Cette fille voudrait travailler ici, comme danseuse. J'aimerais que tu t'en occupes. Tu danses bien, tu sais ce qui plaît aux hommes. Passe-lui une audition ; si elle est bonne, donne-lui des conseils. Je suis prêt à l'engager si tu me certifies qu'elle peut plaire aux hommes.

Cinthya demanda aussitôt :

– Si je te rends ce service-là, bonhomme, qu'est-ce que j'aurai en retour ? J'aurai besoin de « stuff » très bientôt et c'est pas avec le salaire que tu me paies...

– J’aurai quelque chose pour toi, c’est promis. Tu sais que je récompense toujours ceux et celles qui me rendent service. Je ne te demanderais qu’une chose.

– Quoi donc ?

– N’amène pas cette fille chez toi.

La fille sursauta :

– Hé ! une seconde, est-ce que c’est une lesbienne ? Moi, ça m’intéresse pas pantoute.

– Ne saute donc pas aux conclusions si rapidement. Tu dois faire passer une audition à cette fille. Tu ne peux le faire ici. Si tu vas chez toi ce Dumont peut te surveiller, te harceler. Je veux simplement t’éviter des ennuis. Pars avec cette fille, conduis-la quelque part. Elle doit sûrement avoir un appartement, non ? Ce soir, tu me diras si je dois ou non l’engager.

– Et le « stock », je l’aurai quand ?

– Demain au plus tard.

– Bon, je vais rencontrer ta blonde Elle s’appelle comment ?

– J’sais pas. Elle vient tout juste de dire à Fred qu’elle aimerait danser ici, j’en sais pas plus long.

– Je vais la voir.

Cinthyia sortit du bureau et se dirigea vers la table où Candy prenait lentement un martini.

– C’est toi qui aimerais danser ici ?

– Oui.

Sans attendre d’être invitée, Cinthyia s’assit face à Candy, la regardant longuement.

– Tu t’appelles comment ?

Candy répondit aussitôt :

– Juliette !

C’était justement un de ses prénoms.

Cinthyia éclata de rire.

– Juliette ! Tu parles d’un nom pour une danseuse. Faudra changer ça. Ça prend quelque chose d’exotique. Moi, je m’appelle Cinthyia.

Aussitôt, Candy demanda :

– Cinthyia Galanto ?

La fille fronça les sourcils. Candy comprit

immédiatement qu'elle venait de commettre une erreur. Elle avait entendu ce nom lorsque Yamata lui avait résumé l'affaire. C'est cette fille que Robert Dumont avait voulu rencontrer.

– Qui t'a dit mon nom de famille ?

– Tout le monde en parle, murmura Candy, sans savoir trop quoi répondre.

– Eh bien, je tiens à te prévenir. Si tu as été engagée par mon père pour me moucharder, tu fais mieux de filer tout de suite.

– Mais pas du tout. Je suis sans travail. Je veux danser, mais j'ai pas d'expérience. À cause de ça, on refuse de m'engager dans des boîtes connues ; mais on m'a dit qu'ici, au Canotier, je pourrais avoir une chance.

À nouveau, les yeux de Cinthya se promenèrent sur Candy.

– Tu peux plaire, mais faut quand même savoir danser, être capable de se déhancher, aguicher les hommes, les faire bander. Tu comprends, quand ils se sentent mal, ils ont la gorge sèche... et quand ils ont la gorge sèche, la

caisse joue un concerto.

Candy ne put s'empêcher de rire.

– Je comprends. Vous inquiétez pas, je sais m'y prendre avec les hommes. Juste à ce moment, la porte du cabaret s'ouvrit. Candy, faisant face à la porte, leva les yeux et vit entrer le détective Louis Landry. « Allons, qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là ? » songea-t-elle avec irritation.

Landry aperçut tout de suite Candy. Comme elle était en conversation avec une autre femme, il décida de ne pas la déranger immédiatement. Il s'assit à une table et commanda une bière. Cinthya, pendant ce temps, avait repris la conversation.

– J'ai causé avec le gérant, dit-elle à Candy. Il a besoin d'une danseuse et c'est moi qui déciderai, si oui ou non, tu fais l'affaire. Je vais te passer une audition. Ça te va ?

– Tout de suite, ici ?

– Non, pas ici. Il y a des danseuses qui travaillent l'après-midi et, elles pourraient croire

que tu cherches à les remplacer. Chez moi, j'ai une amie qui partage mon appartement. T'as pas un endroit où on pourrait aller ?

Candy n'en croyait pas ses oreilles. La chance lui souriait. Elle pourrait conduire cette fille chez elle, cette fille que le Manchot voulait absolument rencontrer.

– Mais oui, j'habite un trois-pièces et je vis seule. On pourrait aller là.

– C'est loin ?

– Si tu as une voiture, fit Candy, nous pouvons y être dans trente minutes.

– Bon, je vais dire à Léon que je pars avec toi. Attends-moi.

Cinthyia retourna derrière le bar et disparut dans le petit local du gérant. Aussitôt, Landry se leva et, d'un pas ferme, se dirigea vers la table de Candy.

– Qu'est-ce que vous faites ici, mademoiselle Varin ?

Candy leva les yeux.

– Je n’ai aucun compte à vous rendre, monsieur Landry. Occupez-vous de vos agents de sécurité et laissez-moi accomplir mon travail.

Landry la prit par le bras.

– Justement, j’ai reçu des ordres précis, des ordres du Manchot. Et, que vous le vouliez ou non, mademoiselle Candy, vous allez venir avec moi.

Landry avait élevé la voix, attirant par le fait même l’attention du commis installé derrière le bar.

« Imbécile, songea Candy, il risque de tout gâcher. »

Juste à ce moment, Fred quitta son poste et se dirigea vers la table de Candy. Il risquait d’y avoir du grabuge. D’un autre côté, si Candy partait avec Landry, elle laissait tomber une chance unique d’aider le Manchot. Il lui fallait agir et rapidement.

VII

Une femme jalouse

– Landry, prenez les clefs de la voiture de Robert et ramenez-la. Je vous en prie, ne posez pas de questions. Le commis nous regarde. Dites à Robert que je conduis Cinthya Galanto à mon appartement. C'est elle qu'il veut absolument interroger. C'est pour la voir qu'il est venu ici et...

Juste à ce moment, Fred était parvenu à la table. Il demanda brusquement :

– Cet homme vous ennuie ?

– Mais non. C'est un de mes oncles. Ça lui plaît pas que je devienne danseuse.

Landry voulut parler, mais Candy lui mit les clefs dans la main.

– La vérité, c'est qu'il m'en veut parce que

j'ai emprunté sa voiture sans lui demander la permission.

Fred se tourna vers Landry.

– C'est vrai ?

– Mais oui, fit Candy, et mon oncle va s'en retourner sans m'obliger à le suivre. N'est-ce pas, mon cher petit oncle ?

Landry, mal à l'aise, demanda en bégayant légèrement :

– Il y a une cabine téléphonique ici ?

– Au fond, pourquoi ?

– Parce que... j'ai pensé qu'on avait volé ma voiture, j'ai prévenu la police. Alors, je veux leur faire savoir que je l'ai retrouvée.

Candy était persuadée que Landry irait téléphoner au Manchot. « Et Robert approuvera sûrement mon attitude. »

La jolie blonde avait deviné exactement ce que voulait faire le détective. Quelques instants plus tard, il avait le Manchot au bout du fil.

– Robert, écoutez-moi bien, je ne sais trop que

faire. J'ai retrouvé Candy au Canotier. Elle causait avec une fille. J'ai attendu. Maintenant, elle est seule, mais elle refuse de me suivre. Elle m'a remis les clefs de votre voiture. Elle dit que vous approuveriez son attitude. Vous avez entendu parler de Cinthya Galanto ?

– Oui.

– Eh bien, je ne sais trop ce qui se passe, mais Candy va conduire cette fille à son appartement.

– Quoi ?

– Vous pourrez même aller l'interroger là. Voilà ce qu'elle m'a dit. Alors, moi, qu'est-ce que je fais ?

Le Manchot réfléchit une seconde, puis :

– Sortez du cabaret, prenez mon auto. Vous suivrez Candy et cette fille ; et s'il est vrai que toutes les deux se rendent à l'appartement de Candy, prévenez-moi aussitôt. Vous vous servirez de l'appareil téléphonique qui est dans ma voiture. Surtout, ne vous faites pas remarquer.

Landry raccrocha et sortit de la cabine téléphonique. Il remarqua Fred qui se tenait tout

près.

– Voilà, c'est réglé, fit Landry en retournant vers Candy. Tout est en ordre. Ne va pas commettre de bêtises, toi ; et à l'avenir, si tu prends ma voiture, je te ferai arrêter, c'est clair ?

Candy eut un sourire triomphant.

– Entendu, mon oncle.

Landry sortit immédiatement de la boîte. Fred retourna derrière le comptoir. Cinthya sortit du petit bureau du gérant, causa quelques secondes avec le barman, puis retrouva Candy à sa table.

– Allons-y. Fred m'a parlé de ton oncle. Il t'ennuie ?

– Il cherche à remplacer mon père. Il me prend encore pour une enfant. Je me fous bien de lui, moi.

Toutes deux montèrent dans la voiture Citation de Cinthya et roulèrent vers le centre-ville, puis vers le nord de la métropole. Candy habitait le quartier Rosemont.

La blonde assistante de Robert Dumont connaissait bien l'automobile du Manchot et elle

s'était rapidement rendu compte que Landry les suivait. Aussi, elle causait continuellement, captant l'attention de Cinthya. Elle ne voulait pas que la fille se doute de quoi que ce soit. « Landry doit bien se rendre compte que nous allons vers mon appartement. »

Sans attirer l'attention, Candy bougeait souvent, se soulevait, de façon à voir dans le rétroviseur. Landry suivait d'un peu trop près à son goût. « Pour un policier qui a de l'expérience, c'est rien d'extraordinaire. Si Cinthya était moins distraite, elle verrait bien que nous sommes filées. Enfin la voiture s'arrêta devant la maison de rapport où demeurait Candy.

– C'est ici, fit la blonde en descendant de voiture. Au troisième étage.

– Quel appartement ? demanda Cinthya en entrant dans le lobby.

Mais Candy s'était éloignée rapidement en direction de l'ascenseur et fit mine de ne pas avoir entendu la question de la fille. Elle ne voulait pas qu'elle puisse vérifier son nom sur le tableau des locataires, placé dans l'entrée.

– J’ai demandé quel appartement ? répéta Cinthya.

– Au troisième, 32.

Déjà, les deux-femmes s’étaient glissées dans l’ascenseur. Pendant ce temps, Landry était allé stationner sa voiture un peu plus loin et, tout de suite, il communiqua avec le Manchot.

– Revenez immédiatement au bureau, lui commanda Dumont. Vous me conduirez ensuite à l’appartement de Candy.

– Robert, vous n’y songez pas, vous n’êtes pas en état de...

– Je me sens beaucoup mieux. D’ailleurs, Michel a téléphoné. Il revient et il pourra me donner un coup de main. Faites vite, Louis, je vous attends. Candy ne pourra pas retenir cette fille indéfiniment.

La blonde assistante du Manchot venait exactement de se faire la même réflexion. Il lui fallait garder Cinthya chez elle le plus longtemps possible. Aussitôt entrée, elle proposa à Cinthya :

– Tu as faim ? Moi, oui. L’heure du souper

approche. Si tu veux bien, je vais commander quelque chose au restaurant.

Cinthyia jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Je veux pas m'éterniser, faut que je passe à mon appartement pour me changer et je dois retourner au club.

– On ira ensemble, surtout si tu m'engages.

Candy se montrait déjà très bonne copine avec la jeune fille.

– Je te préviens, fit Cinthyia, je suis pas une grosse mangeuse.

Candy s'était rapidement rendu compte que la jeune fille s'adonnait à la drogue. Ces mains qui tremblaient légèrement, ces cernes sous les yeux, ça ne trompait pas.

– Moi, j'ai un très bon appétit, même que je devrais maigrir, mais j'adore manger. Dans la vie, il y a deux sortes d'appétits qu'il faut toujours satisfaire. L'appétit sexuel et l'autre.

Et, en riant, elle prit le téléphone et appela le restaurant. Cinthyia se promenait dans la pièce, jetant un coup d'œil sur des revues, des journaux

qui se trouvaient sur la table du centre. Candy comprit tout de suite le danger. Elle était abonnée à quelques revues et toutes étaient adressées à mademoiselle C. Varin.

Aussi, dès qu'elle eut terminé son appel, elle demanda à Cinthya :

– Tu veux bien choisir les disques sur lesquels je pourrais danser ? Tu connais sûrement ça mieux que moi. Ensuite, je te donnerai une démonstration de mon savoir-faire.

Cinthya se retourna et examina Candy des pieds à la tête.

– T'as rien sous ton chandail ? Pour toute réponse, Candy souleva son chandail, découvrant sa poitrine rebondissante.

– J'adore sentir les vêtements sur ma peau. Et puis, je m'adonne toujours à la culture physique... tous les jours. Autrement, ça tomberait beaucoup trop bas.

– Tu portes combien ?

– 38-C. Mais pour dire la vérité, c'est rare que j'en porte.

Candy rajusta son chandail. Cinthya se dirigea alors vers la petite table où étaient rangés les microsillons de Candy.

– Je vais me changer. Je n’ai pas de costume proprement dit, mais j’ai des robes qui s’enlèvent facilement. Ce ne sera pas long, fit Candy en entrant dans sa chambre. Elle détestait laisser Cinthya seule. La fille pourrait se montrer trop curieuse. Rapidement, elle endossa une robe longue, fort décolletée, et passa des souliers à talons hauts. Lorsqu’elle revint dans le living-room, Cinthya était toujours occupée à regarder les titres des longs-jeux.

– T’as pas de disques de musique seulement ? De l’instrumental ?

– Non. Des chansons, pas autre chose. La fille en avait mis deux de côté.

– Ici, c’est un rock, c’est assez vite. Et celui-là, si je me trompe pas, c’est un blues, quelque chose de langoureux. Fais ton possible, dit-elle en plaçant le disque sur l’appareil. Y a pas les lumières appropriées, ça manque d’ambiance, mais je verrai si tu as du talent.

Elle se laissa tomber sur le divan.

– Vas-y !

Candy commença à faire quelques pas, au son de la musique. Elle se sentait ridicule. Elle savait danser, mais une seule fois, dans sa carrière, alors qu'elle avait un peu trop bu, elle avait joué la danseuse exotique et elle s'était retrouvée derrière les barreaux avec ses compagnes qui n'étaient que des prostituées.

– Déshabille-toi plus vite que ça, les gars détestent attendre. Inutile de montrer tes cuisses lentement. Ils les verront bien. Fais plutôt tomber le haut rapidement, lui recommanda Cinthya.

– Cette robe s'ouvre complètement à l'avant.

– Retiens-la à la taille et laisse tomber les épaules. Comme ça. Parfait. Maintenant remue le torse. Il faut que tes seins se balancent. Avance vers moi... c'est ça. Suppose que je suis un homme. Alors, tu te balances, tu me lances presque tes seins à la figure.

Soudain, Cinthya cria presque :

– Pas si près, la folle ! Les gars vont te

poigner, tu peux être certaine. Tu avances, tu fais un mouvement et tu recules aussi vite. Oui, comme ça, c'est pas mal. Tu reviens au centre de la scène, c'est ça... et comme le morceau va se terminer, tu laisses tomber le reste.

La robe glissa aux pieds de Candy.

Cinthyia la regarda :

– Va te falloir un cache-sexe. Tu l'enlèves rien qu'en terminant la seconde partie de ton numéro.

Cinthyia alla changer le disque et, cette fois, Candy commença à se déhancher langoureusement, glissant ses mains le long de ses cuisses, sur sa taille, faisant des gestes suggestifs...

– T'as jamais dansé ? demanda Cinthyia, sceptique.

– Oh, avec des amis, pour faire la folle, mais jamais professionnellement.

La mélodie était rendue à la fin. Cinthyia alla arrêter le tourne-disque.

– T'as sûrement du talent, fit-elle. Léon sera de mon avis. Si tu veux commencer ce soir, je

t'engage.

Rapidement, Candy avait remplacé la robe devant elle.

– Tiens, on sonne, ce doit être notre repas. Tu veux aller ouvrir ? Dans cette tenue, le livreur va croire que je veux pas le payer en argent.

Candy rentra rapidement dans sa chambre pour s'habiller, pendant que Cinthya allait ouvrir la porte.

– Qu'est-ce que vous désirez ? demanda la fille.

– Vous êtes seule ?

– Pourquoi ? Qui êtes-vous ?

Candy venait de reconnaître la voix de son patron.

– Entre, Robert, cria-t-elle. Je t'attendais pas. Je te présente une amie, Cinthya. C'est Robert, un bon camarade.

Le Manchot referma la porte derrière lui et s'avança au centre de la pièce.

– Vous êtes une amie de Candy ?

– Candy ? Qui est Candy ?

Juste à ce moment, celle-ci rentra dans la pièce. Elle avait passé un pantalon et une blouse paysanne.

– Candy, c’est le nom qu’il me donne, fit-elle en riant. Il trouve que je suis... du bonbon.

Cinthya s’écria :

– Mais c’est parfait. Candy, ce serait un très bon nom comme danseuse. Les gars vont aimer faire des farces plates.

Le Manchot regarda curieusement sa collaboratrice, cherchant à deviner ce qui s’était passé.

– Je vais travailler au Canotier, comme danseuse, fit Candy.

Le Manchot répliqua aussitôt :

– Toi, jamais !

– Mais, Robert...

– Tu as joué la comédie, parfait. Tu as réussi à attirer Cinthya ici, fort bien. Maintenant, tu vas me laisser diriger mon enquête.

Cinthy bondit :

– Votre enquête ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi m'avoir attirée ici ?

Le Manchot posa sa main artificielle sur le bras de la jeune fille et appliqua une légère pression.

– Assoyez-vous et écoutez-moi en silence. Je ne désire que vous protéger, mademoiselle Galanto !

Il força la jolie Cinthya à prendre place dans un fauteuil.

– Je comprends tout, maintenant. Vous êtes le détective que papa a engagé pour me surveiller. Eh bien non, je l'accepte pas.

Elle voulut se relever, mais le Manchot la tenait solidement et la fille poussa un cri de douleur.

– Vous me faites mal !

– Vous n'avez qu'à vous tenir tranquille, fit le Manchot.

Le détective fit signe à Candy.

– Surveille-la de près, veux-tu. Moi, je dois me reposer un peu. Ce court voyage m'a épuisé.

Candy se tint debout tout près de la fille pendant que Robert Dumont prenait place sur le divan.

– Je n'ai pas été engagé par votre père, mademoiselle Galanto. Si j'ai tenu à vous rencontrer, c'est pour vous éviter des tas d'ennuis. Il se peut qu'au moment où l'on se parle, la police soit à votre recherche.

Cette phrase parut la troubler.

– La police, mais pourquoi ?

– Pour vous accuser du meurtre de Viviane Morency !

Cinthy devint d'une pâleur cadavérique. Elle se leva, ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle se laissa choir dans son fauteuil, puis, tout à coup, elle se prit la tête dans les mains et ses épaules furent secouées de soubresauts.

– Allons, allons, Cinthy, ne pleurez pas.

Brusquement, la fille écarta les mains :

– Moi, pleurer ? Vous êtes ridicules, fit-elle en riant comme une folle. Pleurer quand vous m’apportez une nouvelle comme ça ? Non, je crie de joie... Je suis contente, vous entendez ? C’est la meilleure de toutes les nouvelles.

Et elle continuait de rire comme une démente. Elle voulut se relever, mais cette fois, Candy chercha à la retenir.

– Ne bougez pas !

– Oh, crains rien, la grosse, je me sauverai pas. Mon sac, donne-moi mon sac.

Il était sur le divan, tout près du Manchot. Le détective le prit et le lança à la fille. Avec fébrilité, elle fouilla à l’intérieur et sortit un petit tube. Elle allait en retirer une capsule lorsque Candy décida d’intervenir.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Si on te le demande, tu diras que tu le sais pas.

– De la drogue, j’en suis certaine. Candy voulut lui enlever le tube, mais le Manchot l’arrêta d’un signe de la main.

– Non, laisse. Dans les circonstances, c'est mieux, ça va la calmer.

En vitesse, Cinthya avala la capsule. Juste à ce moment, on sonna à la porte. Candy comprit que c'était le repas qui arrivait. Le Manchot se leva et alla se placer près de la fille pendant que la blonde allait ouvrir.

– Nous nous étions fait venir de quoi manger. Je vais porter ça à la cuisine.

– Non, s'écria Cinthya, j'ai faim. Une nouvelle comme ça, ça ouvre l'appétit.

Puis, se tournant vers le Manchot, elle demanda :

– C'est pas une blague, hein ? Viviane est bien morte ? Vous avez parlé d'un meurtre, c'est pas Gaston qui...

– Non, il était avec moi au moment du meurtre. Non, ce n'est pas lui. Mais vous détestiez Viviane Morency, n'est-ce pas ?

Cinthya parla avec volubilité, comme si elle ne pouvait plus s'arrêter.

– C'était une intrigante, pas autre chose. Moi,

j'ai toujours aimé Gaston, mais pas elle. La Viviane, une femme pleine d'ambition qui voulait augmenter sa fortune. Elle a bien eu Gaston, elle se l'est attaché en lui donnant un enfant. Mais s'il avait voulu, moi, je lui en aurais donné des tas !

Subitement, elle éclata en sanglots. Elle n'en pouvait plus, c'en était trop. Le Manchot la laissa pleurer pendant qu'en silence, Candy préparait la table pour le repas.

– Comment est-ce arrivé ? demanda enfin Cinthya.

La drogue qu'elle avait ingurgitée produisait sûrement son effet. Elle semblait beaucoup plus calme. Elle avait essuyé, du revers de la main, les larmes qui avaient coulé sur ses joues. Maintenant, ses yeux brillaient étrangement ; ils avaient cette lueur qui n'annonce rien de bon, cette lumière qui étincelle dans le regard des drogués.

– Elle était à sa maison des Laurentides, expliqua le Manchot. L'homme qui la gardait a également été tué, tout comme le jardinier. Enfin,

Jonathan, le fils de Morency a été enlevé.

– Oh non ! Il adorait son enfant.

– On l’a retrouvé. Il ne lui est rien arrivé, heureusement.

Candy annonça que le repas était prêt, mais la fille avait changé d’avis, elle ne voulait plus manger.

– Et vous, Robert ?

– Moi non plus. J’en connais qui m’ont coupé l’appétit pour quelques jours.

Puis, il demanda à Cinthya :

– Parlez-moi un peu de Viviane. Elle était riche, elle aussi, n’est-ce pas ?

– Oui, mais Gaston aurait jamais dû l’écouter. C’est depuis qu’elle dirigeait les affaires que tout allait mal. C’est elle qui l’a ruiné.

Le Manchot n’en croyait pas ses oreilles.

– Vous dites que Morency est sans le sou ?

– Il a tout perdu, tout, et c’est sa faute, à elle. Il me l’a dit. Moi, je lui ai conseillé de la laisser tomber. Papa n’aurait pas demandé mieux que de

faire travailler Gaston pour lui, mais il voulait rien entendre.

Il était clair que Cinthya Galanto avait profondément aimé Gaston Morency. La fille continuait de se confier.

– Gaston m’a dit qu’il avait reçu des menaces. Ça me surprend pas. Il s’est toujours entouré d’hommes qui pensaient seulement à eux. Par exemple, son comptable, Bertrand Girard : eh bien, moi, je suis certaine qu’il a dû engraisser son compte de banque aux dépens de Gaston.

Le Manchot l’interrompt :

– Un instant. Vous dites qu’il est sans le sou. Mais il a sa maison à Laval, son magnifique chalet à Saint-Adolphe...

– Toutes des maisons hypothéquées.

– Il fait encore partie du conseil d’administration de nombreuses compagnies, il reçoit de très gros salaires.

Elle éclata de rire, se leva et vint prendre place sur le divan, près du Manchot.

– C’est lui qui vous a dit ça ? Renseignez-

vous. Vous verrez que papa a le bras long. Gaston a tout perdu, tout. Papa et Viviane l'ont ruiné. Papa parce qu'il lui en voulait et Viviane parce que c'était une folle, une idiote qui se prenait pour une femme d'affaires.

Soudain, Robert Dumont demanda :

– Vous connaissez madame Morency, la mère de Gaston ?

– Elle ? Qu'est-ce qu'elle vient faire dans cette histoire ? Elle voulait déshériter Gaston. Mais depuis sa maladie, c'est lui qui gérait presque toute la fortune de la bonne femme. Moi, je me suis toujours bien entendu avec la vieille.

La fille ricana.

– Il est vrai qu'elle avait pas toute sa tête, poursuivit-elle ; mais c'était une bonne personne. Si j'avais été avec Gaston, jamais elle aurait été enfermée, je me serais occupée d'elle.

– Vous saviez qu'elle avait fui la maison de santé ?

– Non. Gaston me parlait rarement de sa mère. Pour lui, elle était devenue une trop lourde

charge.

Cinthy s'écria soudain :

– Viviane morte ! Je peux pas le croire. Mais qui, qui a pu la tuer, sinon Gaston ?

– Peut-être vous.

Elle se mit à rire, tout en donnant une tape amicale sur la cuisse du Manchot.

– T'es sérieux, bonhomme, quand tu parles comme ça ? Tu me vois, moi, en train de faire un carnage, abattant Viviane et un autre type... mais je serais même pas capable de tenir une arme dans mes mains. Une droguée ! Une loque, voilà ce que je suis devenue, et tout ça, à cause de Viviane !

Elle parlait avec beaucoup moins de cohérence, maintenant. Le Manchot comprit qu'il était inutile de poursuivre l'interrogatoire. Elle n'en savait pas plus, elle ignorait qui pouvait avoir machiné toute cette affaire.

– Tu sais ce que je pense ? fit-elle en se levant et en regardant le Manchot dans les yeux... Je pense que tu veux me ménager. La vérité, je la

connais. Tu veux pas me la dire. C'est Gaston qui a été tué, pas vrai ? Oui, c'est ça. Et c'est Viviane qui a commis tous ces meurtres. Pour de l'argent, elle ferait n'importe quoi.

Elle se mit à secouer le Manchot.

– Dis-la, la vérité. C'est ça ?

Candy intervint, repoussant Cinthya et se plaçant entre elle et son patron.

– J'ai dit toute la vérité, fit le détective. C'est bien Viviane qui a été tuée, pas Gaston Morency. Présentement, il est en route pour la métropole.

– Je veux le voir.

– Pour l'instant, fit Candy en prenant la fille par le bras, tu vas t'asseoir à la table et tu vas manger une bouchée. Ensuite, nous irons chez toi, tu te changeras, puis nous nous rendrons au cabaret, toutes les deux. Tu dois travailler, ce soir.

– Non, je danserai pas. Gaston a sûrement besoin de moi.

Le Manchot intervint :

– Candy a entièrement raison. Elle va demeurer avec vous. Il ne faut rien changer a vos habitudes.

– J’ai pas faim.

– Vous allez manger quand même et faire exactement tout ce qu’elle vous dira.

Et le détective ajouta :

– Songez à Gaston. S’il se tire de cette affaire, il sera un homme libre, libre de vous aimer. Viviane ne sera plus entre vous.

Elle poussa un cri de douleur :

– Mais il m’aime pas ! Il m’a jamais aimée. J’étais de la peau pour lui, pas autre chose

Elle donna un coup de poing sur la table, faisant tinter les ustensiles.

– Je le déteste, lui aussi ! Je déteste tout le monde, tout le monde, vous entendez ? Je veux plus voir personne. Fichez-moi la paix... je veux manger, j’ai faim.

Elle s’assit brusquement à la table, prit un morceau de poulet et se mit à le dévorer

gloutonnement. Le Manchot prit Candy à part.

– Tu vas pouvoir t’occuper d’elle ? demanda-t-il.

– Mais oui, inquiétez-vous pas, Robert. J’espère que vous interviendrez rapidement. Vous n’allez pas m’obliger à danser, ce soir, au Canotier ?

– Ce n’est pas moi qui t’ai mise dans ce pétrin, Candy. Faut bien que tu paies pour tes bêtises. Ça t’apprendra à te mêler des enquêtes des autres.

Avant de quitter l’appartement, le détective décida de téléphoner à son agence. Il était incapable de conduire lui-même sa voiture, et c’est Landry qui l’avait déposé chez la femme-détective. « Michel doit être de retour. Il pourrait venir me prendre et, en même temps, me faire son rapport. De cette façon, on sauvera énormément de temps. »

Candy entendit son patron dire à Yamata, la nouvelle secrétaire :

– Des ennuis ? Tu ne peux pas parler ? Michel est de retour ?

Puis, après un moment, Robert Dumont ajouta :

– Je saute dans un taxi. Je serai au bureau dans vingt minutes.

Il raccrocha et se tourna vers Candy.

– Appelle-moi un taxi tout de suite.

– Qu'est-ce qui se passe, Robert ?

– Rien. Michel est de retour, mais il tarde à se rapporter au bureau. Yamata s'inquiète inutilement.

Candy n'était pas satisfaite de la réponse de son patron. Le Manchot avait un air soucieux, son air des mauvais jours. « Si seulement je n'étais pas obligée de demeurer avec cette Cinthya, je l'accompagnerais. Il me cache quelque chose. »

Et elle avait bien raison. Chaque fois que la secrétaire de l'agence répondait à un appel, elle disait toujours, en décrochant le récepteur :

– Agence de détectives privées « Le Manchot ».

Mais Robert Dumont avait préparé une sorte de code que Yamata avait dû étudier rapidement.

Elle n'avait qu'à changer la formule de réponse et, immédiatement, elle transmettait un message à l'interlocuteur. Ces codes spéciaux avaient déjà évité bien des ennuis au Manchot et à son équipe. Or, en décrochant, la jolie Japonaise avait dit simplement :

– Ici Yamata, secrétaire de l'agence Robert Dumont.

Le Manchot avait tout de suite compris. « Ici Yamata » signifiait : « Nous avons des ennuis. » Mais ce n'était pas tout. Elle avait ajouté : « Agence Robert Dumont », alors qu'elle devait toujours dire : « Agence de détectives privés Le Manchot. » En donnant le nom du détective elle venait de transmettre un second code : il y avait quelqu'un au bureau et ce n'étaient pas des policiers. Si la police avait été à la recherche du Manchot ou d'un de ses collaborateurs, Yamata aurait dit : « Agence de détectives privés Robert Dumont. » Or, elle n'avait donné que le nom du détective.

Enfin, quand le Manchot avait voulu savoir si Michel était de retour, la Japonaise avait répondu.

– Nous sommes trois ici, Michel, Landry et moi.

Donc, il y avait danger. Des hommes, mais pas des policiers, se trouvaient à l'agence et les trois collaborateurs du Manchot étaient entre leurs mains. Le détective avait alors ajouté :

– Je saute dans un taxi, je serai au bureau dans vingt minutes.

Yamata avait simplement répondu :

– Nous vous attendons.

Donc, des hommes voulaient absolument voir le détective, mais il y avait danger. « Je me demande bien qui ça peut être. Yamata n'a pas protesté quand j'ai dit que je me rendais au bureau. Donc, mes assistants m'attendent. Si ces hommes en avaient voulu à ma peau, Yamata m'aurait sûrement prévenu en me disant de ne pas aller à l'agence. Que peut-il donc se passer ? »

Bientôt, le taxi arriva. Et Candy, bien à contrecœur, vit partir Robert Dumont, un Manchot pas encore en pleine possession de tous

ses moyens et qui, peut-être, courait au devant du danger.

VIII

Un roi de la mafia

Le Manchot ordonna au chauffeur de taxi :

– Entrez dans cette ruelle, vous me laisserez près de la petite porte que vous voyez à votre droite.

Le détective éprouva quelque difficulté à se glisser hors de la voiture. Ses côtes le faisaient toujours souffrir. Une fois qu'il se fut engouffré dans l'édifice à bureaux, par la porte arrière, il emprunta l'ascenseur de service, qui ne servait qu'aux livreurs ou encore aux gardiens et hommes de ménage de l'édifice.

Le Manchot espérait pouvoir entrer par la porte donnant sur le gymnase, sans attirer l'attention. Avant d'introduire la clef dans la serrure, il tira son .45 de son étui. Il fallait tout

prévoir. La clef tourna sans bruit et la porte s'ouvrit. Le détective se jeta de côté, tout en poussant doucement le battant du pied. Mais il n'y avait personne. Sur le bout des pieds, Dumont traversa le gymnase et se dirigea vers la porte donnant sur les locaux de l'agence. Lentement, il tourna la poignée. Il put, par l'entrebâillement, jeter un coup d'œil dans la salle d'entrée, qui servait également de bureau à la secrétaire.

Le Manchot vit un homme armé d'un revolver. Il était assis dans un des confortables fauteuils destinés aux visiteurs et paraissait surveiller des gens que Dumont ne pouvait apercevoir. Le détective attendit quelques secondes. Personne ne parlait, c'était le silence complet. Où se trouvaient ses collaborateurs ? Probablement près du bureau de Yamata. Il ne pouvait voir le reste de la pièce. « Allons-y. »

D'un coup de pied, il repoussa le battant et fonça dans la pièce, automatique au poing, mettant en joue l'homme qu'il avait vu par l'encoignure.

– Laisse tomber ton arme. Vite ! Ou je te fais

sauter la face.

L'homme hésita quelques secondes. Le Manchot avait rapidement jeté un regard circulaire dans la pièce. Yamata, Michel et le détective Landry étaient assis au fond de la pièce. Un homme d'une soixantaine d'années, petit, grassouillet, le crâne complètement dégarni, se promenait nerveusement de long en large. Enfin, un autre type, assis devant le groupe des collaborateurs du détective, tournait le dos au Manchot.

– Laissez tomber vos armes, ordonna le petit homme, avec un léger accent étranger.

Michel aussitôt se leva. Il se pencha devant l'homme qui tournait le dos au Manchot et ramassa un revolver, puis alla prendre celui du type assis près de l'entrée.

– C'est vous que j'attendais, fit le petit homme en s'approchant du Manchot. Vos amis sont nerveux, je crois, surtout votre maigrichon, là. Il croit que nous sommes venus ici pour vous descendre.

Le Manchot connaissait ce petit homme. Il avait vu sa photo à quelques reprises, mais il ne parvenait pas à se rappeler son nom.

– C'est Luigi Galanto, fit Michel. Il est venu ici pour vous voir. Mais, torrieu, il a de curieuses de manières. Quand je lui ai dit que vous étiez blessé et que vous reviendriez pas au bureau, il a voulu me menacer. J'ai tenté de les mettre à la porte mais...

Il montra les deux revolvers.

– Que voulez-vous faire contre ça ?

Le Manchot demanda brusquement :

– Que voulez-vous, Galanto ? Vous savez fort bien que je ne m'amuse jamais dans les plates-bandes des types de votre espèce.

– Non ? C'est pour cette raison, je suppose, que vous êtes devenu l'allié de Morency ? J'ai entendu les nouvelles à la radio. J'ai des amis dans la police et j'ai eu des renseignements. Non seulement vous êtes devenu l'allié de Morency, mais vous lui servez d'alibi. Je veux que vous me disiez exactement ce qui s'est passé. J'ai de la

difficulté à croire tout ce qui est arrivé.

Calmement, Dumont décida de prendre la situation en main.

– Galanto, dit-il, vous allez immédiatement ordonner à vos hommes de foutre le camp. Vous savez très bien que vous ne courez aucun danger ici. Vous voulez discuter, fort bien. Je vais vous recevoir dans mon bureau, comme tout le monde, mais pas avec vos épouvantails autour de vous.

L'Italien hésita, puis hocha la tête.

– Eh bien, j'accepte, dit-il, si vous faites exactement la même chose. Votre bureau devrait être fermé à cette heure-ci. Renvoyez vos collaborateurs et mes hommes partiront.

– D'accord. Mais auparavant, vous me permettrez de donner quelques directives à Michel Beulac qui vient tout juste d'arriver des Laurentides.

– Faites-le ici.

– Je refuse, Galanto. Michel va passer dans mon bureau. C'est à prendre ou à laisser. Si vous refusez, la porte est là. Vous n'avez qu'à

décamper, vous et vos tueurs.

Et, sans attendre, le Manchot traversa la salle, entra dans son bureau, faisant signe à Michel de le suivre. Le grand Beaulac remit un des revolvers à Landry et plaça l'autre sur le bureau, devant Yamata.

– Amuse-toi pas avec ça, recommanda-t-il à la Japonaise, c'est pas un jouet pour les enfants.

Une fois seul avec son collaborateur, le Manchot demanda :

– Que veut Galanto, exactement ?

– Vous parler, torrieu ! Il a pas voulu en dire plus long.

– Et là-bas, à Saint-Adolphe, il ne s'est rien passé de spécial ?

– Non. Les corps sont partis pour la morgue. Les policiers semblent avoir classé l'affaire.

– Comment ça, classé ?

– Vous en savez aussi long que moi. Madame Morency, la mère, était une folle, évadée d'une maison de santé. Morency a fait la bêtise de la

garder secrètement chez lui. Elle a profité du fait que son fils était occupé pour fuir en voiture, se rendre dans le Nord, tuer un jardinier, un homme de main de Morency, puis sa belle-fille et s'enfuir avec son petit-fils. Quand elle s'est vue cernée par les hommes de Morency, elle a libéré l'enfant et a préféré se donner la mort.

Le Manchot murmura :

– C'est trop simple, beaucoup trop simple, cette affaire. Il y a des points qui sont loin d'être clairs. Pourquoi Morency m'a-t-il engagé, exactement ? Qui lui écrivait ces lettres de menaces ? Sa mère ? Il me semble qu'il s'en serait rendu compte. Pourquoi m'a-t-il laissé sous l'impression qu'il était toujours très riche ?

– Il l'est pas ?

– Il n'a pratiquement plus le sou.

Mais Michel l'interrompt :

– Peut-être l'était-il hier, mais aujourd'hui, c'est différent. Sa mère lui laisse sûrement quelque chose, elle devait avoir des assurances. Quant à sa femme, elle avait une assurance-vie de

cent mille dollars avec double indemnité en cas de mort violente. Alors, Morency n'est sûrement pas à plaindre.

– Tu as pu causer avec lui, en rentrant à Montréal ?

– Oui. Il se retire des affaires. Il veut partir le plus tôt possible pour le Sud avec son fils Jonathan et tenter de refaire sa vie.

– T'a-t-il parlé de la fille de Galanto ?

– Pas du tout. Oh, je sais que cette dernière voudrait s'accrocher à lui, mais il veut rien savoir d'elle.

Robert Dumont réfléchissait.

– Trop simple... trop facile, murmura-t-il au bout d'un moment.

Michel faillit perdre patience.

– Moi, boss, je vous comprends pas. Cette affaire est pourtant claire. Les policiers ont résolu le mystère. Vous, vous cherchez la bête noire. Morency vous a remis un fort montant, gardez-le et tournez la page sur cette affaire, c'est aussi simple que ça.

– Non, Michel, non, il y a bien des questions que je me pose. Si tu m’aurais suivi pas à pas, depuis le début de cette histoire, tu comprendrais ce que je veux dire. Il y a trop de coïncidences.

– Comment ça ?

– Je n’ai pas le temps de tout t’expliquer. Galanto m’attend et il peut m’apprendre beaucoup.

Il tendit une feuille à Michel.

– Tiens, je veux que tu rencontres ces types. Tout d’abord, le comptable, Bertrand Girard. Il se peut qu’il ait fait des détournements de fonds à l’insu de Morency. Questionne également les hommes de main de Morency. Qu’ils te racontent exactement la mort de la mère de Gaston. Questionne-les sur Viviane Morency. Retourne à Laval-sur-le-lac et essaie d’en savoir plus long sur la vieille dame. Quand l’a-t-on vue pour la dernière fois ? Comment Morency réussissait-il à la cacher à tout le monde ? Je suis probablement le seul à avoir pu causer avec elle.

Michel sursauta :

– Vous avez causé avec la vieille dame ?

– Oui et elle m’a semblé assez normale. Elle marche facilement, même sans canne et, pourtant, elle a laissé des traces visibles, trop visibles, près du chalet de Morency.

Et comme s’il se parlait à lui-même, le Manchot murmura :

– Elle cause avec moi. Ensuite, elle me dit qu’elle va chercher son fils, mais elle quitte la maison en voiture et se dirige vers les Laurentides. Moi, j’attends Morency un bon moment. Il vient me retrouver, nous causons, nous en venons à une entente, puis c’est l’appel de Maurice qui annonce que le jardinier a été assassiné. Oui, il s’est écoulé suffisamment de temps pour qu’elle se rende dans les Laurentides...

Michel avait pris soin de ne pas interrompre son patron. Il n’avait pas très bien compris tout ce qu’il avait voulu dire mais il n’osait pas le questionner. De toute façon, Dumont refuserait de donner plus de détails.

– Boss, Yamata et Landry doivent quitter le bureau, n'est-ce pas ?

– Oui, en même temps que les deux comparses de Galante.

– Eh bien, me permettez-vous d'amener Yamata avec moi ? Elle voudrait prendre de l'expérience, voir comment on dirige une enquête. Et puis, on sait jamais, elle pourrait m'être d'une grande utilité. À travailler aux côtés d'un type comme moi, elle apprendra vite à devenir une femme-détective.

Dumont soupira :

– Heureusement que tu ne souffres pas de complexes. Yamata peut t'accompagner, mais de là à songer à devenir une femme-détective, qu'elle n'y compte pas. Candy suffit amplement à la tâche. Qu'elle accomplisse son travail de secrétaire de son mieux, c'est tout ce que je demande. Tu peux faire entrer Galanto.

Michel sortit du bureau. Le Manchot alla s'installer dans son fauteuil pivotant et alluma un cigare. Au bout d'un moment, il eut un geste

d'impatience et murmura : « Il me semble que c'est impossible. Pourtant, ce serait une solution, solution incroyable peut-être, mais quand même possible. Ça expliquerait bien des choses. Et puis, je n'aime pas qu'on me prenne pour un idiot. »

La porte du bureau venait de s'ouvrir. Galanto parut. Aussitôt, le Manchot demanda :

– Vos hommes sont partis ?

– Ils quittent le bureau en compagnie de vos adjoints.

Le détective fit signe au petit roi de la mafia de s'asseoir dans le fauteuil, face au bureau.

– Hum... vous fumez des cigares de qualité, remarqua le petit homme.

– Oui et je n'en offre qu'aux amis. Alors, venons-en au fait. Que me voulez-vous, Galanto ?

– Vous défendez Morency, fit l'Italien. Vous allez lui donner la chance de quitter le pays. Vous devenez son complice. Eh bien, non, moi, je ne l'accepte pas. Cet homme, il a brisé la vie de ma fille, de ma Cinthya.

Le Manchot se garda bien de mentionner à Galanto qu'il avait rencontré sa fille.

L'Italien continua au bout d'un moment :

– Morency aurait pu devenir mon gendre s'il avait voulu. Mais non, il a préféré rejeter ma Cinthya et épouser cette folle de Viviane. Cinthya, à cause de lui, est devenue une droguée, je dirais même une prostituée. Moi, qu'est-ce que je peux faire dans tout ça ? Rien, je suis incapable d'aider Cinthya. Danseuse nue, voilà ce qu'elle est devenue. La fille de Luigi Galanto, danseuse nue, ça me fait une très belle main. Heureusement que j'ai des amis et que j'empêche Cinthya de travailler dans des grandes boîtes.

– Il me semble, Galanto, que vous vous êtes bien vengé de Morency.

– Comment ça, vengé ?

– Vous l'avez ruiné, petit à petit. Morency est maintenant sans le sou.

– Sans le sou ? Eh bien non, détrompez-vous, Manchot. Il y a trois jours, j'ai fait un marché avec la Viviane. Je ne voyais qu'un moyen de

sauver Cinthya. Forcer Gaston et sa femme à quitter le pays. Morency était pris à la gorge. Viviane a accepté mon marché.

– Lequel ?

– Je lui ai donné cinquante mille dollars, en bel argent sonnante. En retour, Morency et elle devaient aller s'établir dans le Sud. En liquidant ses maisons, après avoir payé ses hypothèques, il restait suffisamment d'argent à Gaston pour vivre heureux jusqu'à la fin de ses jours. Mais maintenant, c'est moi qui perds dans tout ça et à cause de vous.

– À cause de moi ?

– C'est évident. Votre intervention a mis la vieille Morency dans tous ses états. Elle a eu peur de vous, elle a perdu la tête. Elle a tué la Viviane et maintenant, moi, je ne retrouverai jamais mon argent. C'est Gaston, mon ennemi, qui le gardera. Jamais je ne pourrai le réclamer.

– Écoutez, Galanto, fit le Manchot en se levant lentement. J'ai été engagé par Morency, c'est vrai. Il recevait des lettres de menaces et il

voulait savoir qui les lui faisait parvenir et vous étiez l'un des suspects.

Le petit Italien se mit à rire.

—Allons donc, vous me connaissez mal, Manchot. Moi, perdre mon temps à écrire des lettres de menaces ? Je n'aurais qu'un signe à faire et Morency disparaîtrait de la carte pour toujours. Mais jamais je ne me salirai en éliminant une vermine de son espèce. Tout ce que je désire, c'est sauver Cinthya. Mes hommes la cherchent partout. Quand elle apprendra la mort de Viviane, elle voudra sans doute se jeter à la tête de Gaston. Elle pourrait commettre les pires bêtises.

Soudain, il demanda d'un air soupçonneux :

— Vous n'auriez pas vu ma fille, par hasard ? Vous êtes allé vous informer sur elle, au Canotier.

— Tiens, vous êtes au courant de ça ? Je suppose que c'est vous qui ayez ordonné à vos comparses de m'attaquer ?

— Jamais de la vie, je ne ferais jamais ça. Pour

moi, les policiers, les détectives privés, c'est sacré.

Mais il serra les poings, cherchant à prendre un air menaçant.

– Je vous préviens, Manchot. Vous allez rencontrer Morency, le plus tôt possible, vous comprenez ? Vous allez lui dire de me remettre mes cinquante mille dollars, sinon je ne réponds plus de moi. Il pourrait vous arriver malheur. Voilà ce que j'avais à vous dire.

– C'est tout ? demanda le détective d'un air ennuyé.

– Non. Si vous vous attaquez à ma fille, vous paierez. Et sachez une chose, Robert Dumont, il ne fait jamais bon de se froter à Luigi Galanto.

Et brusquement, il se leva et sortit du bureau.

Le Manchot retourna s'asseoir dans son fauteuil et ferma les yeux. Il ralluma son cigare et lança une épaisse bouffée de fumée en direction du plafond.

« Cette fois, se dit-il, je suis sur la bonne piste. J'avais deviné juste. Manchot, il va te falloir être

excessivement patient. Je sais ce qui s'est passé, mais ce n'est pas demain que je pourrai le prouver. »

*

Lorsque Michel appela au bureau, le téléphone sonna à trois reprises avant que Robert Dumont décroche le récepteur.

– Je vous croyais parti, boss.

– Je m'étais endormi. J'ai pris une capsule pour calmer la douleur, mais ces maudites pilules m'engourdissent. Je déteste ça. Alors, tu as appris des choses ?

– Très peu. Les hommes de main de Morency m'ont raconté leur version de la mort de la vieille dame. C'est exactement ce qu'ils ont dit aux policiers. Quant au comptable, il m'a affirmé que les affaires de Morency allaient pas très bien, que jamais il aurait pu falsifier les chiffres. En un mot, il a tenté de me faire croire qu'il avait les mains blanches comme un pâtissier. Je me suis

rendu à Laval. Yamata et moi avons interrogé les voisins et des amis de Morency. Vous avez raison sur toute la ligne. Il cachait fort bien sa mère. Il avait sans doute peur que les autorités de la maison de santé viennent la cueillir.

– Je m'en doutais. Eh bien, Michel, nous allons laisser tomber cette affaire, pour le moment.

– Comment ça ?

– Tu me l'as dit plus tôt, elle est terminée. Mais je te réserve une surprise. Oh, pas tout de suite, peut-être dans quelques jours, pas avant.

Puis, détournant brusquement la conversation, il demanda :

– Tu es toujours avec Yamata ?

– Oui, pourquoi ?

– Tout ce qui traîne se salit, et j'ai un certain compte à régler avec des hommes qui sont au cabaret le Canotier. Malheureusement, je ne suis pas en forme pour faire ce travail seul. J'aurai besoin de vous deux. Je vous rejoins au Canotier. Vous aurez la chance d'assister au début d'une

nouvelle danseuse exotique, une danseuse nue. Tu vois, je ne suis pas un si mauvais patron, je vous invite à un spectacle qui vous fera probablement un drôle d'effet.

Michel était abasourdi. Le Manchot semblait de fort bonne humeur.

« Il a une idée derrière la tête et... il me cache quelque chose. Nous inviter à voir un spectacle de danseuse nue... non, ça, c'est pas dans les habitudes du boss. »

Et le collaborateur du Manchot conclut :

– Bon, on se retrouve au Canotier !

IX

Le Manchot paie ses comptes

Une fois de plus, le Manchot voyagea en taxi. C'était beaucoup plus prudent. Son dos et ses côtes meurtris l'empêchaient de se mouvoir à son aise.

Lorsqu'il entra dans le cabaret, il commençait à y avoir foule. Il regarda autour de lui et aperçut Michel, installé non loin de la scène, en compagnie de Yamata.

– Une table, monsieur ?

– Non, je viens retrouver des amis.

Mais le garçon avait reconnu le Manchot. Tout de suite, il se dirigea vers le bar pour prévenir les autres employés.

Dumont venait à peine de prendre place à la table de Yamata et de Michel, qu'il vit Léon

Gingras sortir de son petit local. Deux hommes le suivaient. L'un des deux était de ceux qui avaient battu le détective un peu plus tôt.

Le gérant s'arrêta devant la table et fixa le détective dans les yeux.

– Je suppose que t'en as pas eu assez, Manchot ?

– Pardon ?

– Ici, c'est un endroit tranquille. On veut pas de troubles, c'est clair ? Alors, je te demanderais de bien vouloir sortir, et vite à part de ça.

Calmement, Dumont demanda :

– Paraît que vous avez une nouvelle danseuse à l'affiche ? Je suis venu pour l'applaudir.

Un des hommes de Léon plaça sa main sur l'épaule du Manchot.

– Tu comprends pas quand on te parle ? Le boss a dit de sortir.

Sans se retourner, le détective mit sa main gauche sur le poignet de l'homme et les doigts de sa puissante prothèse se serrèrent.

– J’aime pas qu’on salisse mon veston.

Et le Manchot appliqua beaucoup de pression. L’homme étouffa un hurlement de douleur. Le détective entendit craquer les os du fier-à-bras, qui venait de faire connaissance avec la force exceptionnelle de sa main gauche.

– Cesse de hurler comme ça, fit Léon. Tu attires l’attention des clients.

– Je n’aime pas qu’on salisse inutilement mon veston, répéta le Manchot en époussetant le dessus de son épaule. Un conseil, Gingras, votre homme est mieux de se rendre tout de suite à l’hôpital, j’ai dû lui dessouder un peu les os du poignet.

Déjà, l’homme était parti en direction du bar et il disparut derrière la porte menant au bureau du gérant.

– Maintenant, si vous voulez bien me laisser regarder le spectacle en paix...

Gingras voulut parler, mais Dumont ne lui en donna pas la chance.

– Au fait, j’ai rencontré Luigi Galanto, tout à

l'heure, à mon bureau. Il doit me retrouver ici. Donnez des ordres pour qu'on le conduise à ma table, lorsqu'il arrivera.

Le nom de l'Italien produisit un effet magique. Le gérant et son compagnon s'éloignèrent en vitesse.

Michel aussitôt murmura :

– Vous y êtes pas allé de main morte avec l'autre type. C'est vrai que vous lui avez probablement brisé le poignet ?

– Tant mieux si c'est vrai. Ce sont eux qui m'ont mis si mal en point. Ils ne m'ont pas ménagé, j'ai encore de la difficulté à respirer. J'ai probablement une côte enfoncée et j'ai des bleus par tout le corps. Yamata peut en témoigner, puisqu'elle était avec moi sous la douche.

Le jeune colosse sursauta :

– Comment ça, sous la douche ? Vous deux, Yamata et vous ? Tu m'avais pas dit ça, toi. Il s'en passe de belles quand je suis absent !

Le Manchot se mit à rire.

– Mon pauvre Michel, si tu m'avais vu, tu

aurais compris que Yamata ne courait aucun risque. Je n'ai même pas eu la chance d'admirer son beau corps.

Michel s'efforça de sourire, mais la grimace qu'il fit prouvait hors de tout doute qu'il n'approuvait pas la conduite de la femme qu'il aimait.

– Plus tard, continua le détective Dumont, vous m'aidez afin que je puisse définitivement régler mes comptes avec Gingras et ses hommes. Ensuite, je finirai de liquider toute cette affaire. Tant pis pour ceux qui apprendront, à leurs dépens, qu'on ne se moque pas du Manchot.

Une première danseuse vint se déhancher sur la petite scène, au son d'une musique assez forte pour vous dépeigner.

– Alors, demanda Yamata, en quoi consiste cette surprise dont vous avez parlé ?

– Ça ne devrait pas tarder, maintenant, répondit le Manchot. Les danseuses se suivent sans interruption.

La vedette du court spectacle était Cinthya.

Aussi, on présenta une seconde danseuse et, enfin, l'annonceur maison dont on n'entendait que la voix prévint les spectateurs.

– Dans le but de plaire à sa nombreuse clientèle, la direction du Canotier est heureuse, ce soir, de vous présenter une quatrième danseuse, celle qu'on surnomme la blonde atomique ; voici Candy !

En voyant apparaître sa compagne de travail dans son costume de danse, en reconnaissant sa collaboratrice, Michel laissa tomber :

– Sacrament !

Candy était vraiment très belle, très aguichante, et les spectateurs sifflaient en signe d'appréciation. Petit à petit, les yeux de la danseuse durent s'habituer au puissant projecteur car, soudain, elle sursauta en apercevant le trio assis à la table. Elle fit un faux pas et failli même trébucher. Il était clair que Candy n'avait plus du tout le goût de s'exhiber.

Le première pièce se termina, alors que Candy venait de laisser tomber la partie supérieure de

son costume, découvrant son superbe buste.

La danseuse était rapidement sortie de scène. Le public applaudissait. La seconde pièce, une musique très langoureuse se faisait entendre, mais Candy n'apparaissait pas devant les réflecteurs de couleur.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda Cinthya. Vas-y.

– Non, jamais. Ils sont là... mes amis. Yamata, Michel... et Robert.

– Il faut que tu y ailles. Jamais on ne t'engagera.

– Je m'en fous.

Candy repoussa Cinthya et s'enfuit en courant vers la petite pièce qui servait de loge à toutes les danseuses. Le gérant venait d'apparaître à l'arrière-scène.

– Mais qu'est-ce qu'elle attend pour danser ?

– Elle veut pas y retourner, c'est sûrement le trac. Vite, prends le micro et dis qu'elle s'est trouvée mal.

– Mais...

– Fais ce que je te dis, Léon, je vais en donner plus long. Ils vont en avoir pour leur argent. Vite, change le disque.

Dans la salle, la foule hurlait. Le Manchot se leva.

– Suivez-moi, je crois qu'il est temps de passer à l'action. Rappelez-vous que je peux difficilement absorber les coups et même en donner.

– Vous auriez dû mettre votre prothèse munie d'un crochet, boss.

– Non, je ne veux tuer personne.

Un garçon tenta d'arrêter Michel.

– Hé, vous pouvez pas aller à l'arrière.

Le jeune détective le repoussa brusquement.

– Essaie de m'empêcher d'entrer.

Le garçon faillit perdre l'équilibre. Mais il se retint à une table et s'empara d'une bouteille de bière vide, pour en frapper Michel. Il n'en eut jamais le temps. Yamata vive comme l'éclair, lui

appliqua au poignet une clé d'aïkido, et le jeune homme tomba à genoux en laissant tomber la bouteille.

– Oh, excusez-moi, je ne vous avais pas vu, fit le Manchot en allongeant un coup de pied qui atteignit le jeune homme au menton. Il ne bougea plus. Michel, suivi de Yamata puis du Manchot, s'était glissé à l'arrière-scène. Cinthya, pendant ce temps, faisait de son mieux pour distraire les spectateurs et calmer les esprits.

– Oh non, mademoiselle, ça ne se passera pas comme ça. Vous avez déçu tous mes clients.

Le Manchot avait reconnu la voix du gérant.

– Allons-y, il est dans la pièce, là, au fond.

Mais à ce moment précis, deux hommes parurent, venant de la salle. Le commis de bar avait sans doute demandé de l'aide.

– Sortez d'ici, vous trois ! fit le premier en fonçant sur Michel.

Mal lui en prit, car l'assistant du Manchot le reçut avec un violent coup de poing à l'estomac. L'homme croula. Il était à genoux, il avait de la

difficulté à respirer.

– Tiens, je te reconnais, toi. Tu m’as frappé, cet après-midi. C’est à mon tour.

Et joignant le coup à la parole, le Manchot s’élança sur l’homme, l’atteignit au dos et aux côtes avec ses pieds. Pendant ce temps, Yamata avait soulevé le second type comme s’il s’était agi d’un fêtu de paille. L’homme passa par-dessus son épaule, flotta littéralement dans les airs et alla s’écraser contre un mur.

– Mais, qu’est-ce qui se passe ici ? Gingras, le gérant, venait d’apparaître dans la porte. La voix de Candy se fit entendre.

– Vous, je vous ai dit de sortir !

Et avant de savoir ce qui lui arrivait, il se retrouvait à quatre pattes devant Michel. L’assistant du Manchot allait le frapper, mais Dumont ordonna :

– Relève-le, Michel et tiens-le solidement. Vous aviez beaucoup plus de cran, cet après-midi, Gingras, surtout quand un de vos hommes m’a donné un coup de genou... juste ici.

Et le détective lui assena un coup de genou foudroyant au bas-ventre. Gingras se tordait de douleur. Michel le releva encore.

– Vos hommes ne m’ont pas marqué la figure, cet après-midi, mais ils auraient dû le faire. Moi, je vous laisse ma carte.

Et le Manchot décocha une droite formidable qui atteignit le gérant à l’œil.

– Candy, viens m’aider, vite !

Yamata venait de voir apparaître deux autres des employés du Canotier. Michel laissa tomber le gérant pour prêter main-forte aux deux femmes, mais ce ne fut pas nécessaire. Les deux filles s’amusaient littéralement avec leurs adversaires, qui croulaient sous les coups de poing et les coups de pied qui pleuvaient.

– C’est assez, fit le Manchot. Ils ont leur compte.

– Va t’habiller, grosse guidoune, lança Michel à Candy. J’ai pas l’impression qu’on va s’éterniser ici.

– Vous autres, murmura Candy en cachant sa

nudité de son mieux, je vous le pardonnerai jamais.

Bientôt, le quatuor sortit par la porte arrière du cabaret alors que tous les employés du Canotier tentaient de recouvrer leurs esprits. Ils n'oublieraient pas de sitôt le passage du Manchot et de son équipe.

*

Le sergent-détective Garnier s'était rendu au bureau de Robert Dumont.

– C'est vrai, ce qu'on me dit ? demanda le policier. Vous refusez de témoigner aux enquêtes du coroner sur la mort de la vieille madame Morency, de Viviane Morency, du jardinier Édouard Gravin et de Maurice, le gardien ?

– Je ne refuse pas, sergent, mais je n'en vois réellement pas la nécessité. Toute cette affaire est claire comme de l'eau de roche. C'est vous-même qui l'affirmez.

– Pourtant, fit Garnier, soucieux, votre

collaborateur, Michel Beaulac, dit que vous n'êtes pas du tout en accord avec les verdicts qu'on se prépare à rendre.

Le Manchot murmura :

– De quoi se mêle-t-il, celui-là ? Puis, s'adressant au sergent, il déclara :

– Possible que je ne sois pas du même avis que les policiers, sergent, mais je ne peux absolument rien prouver. Tout ce que je vous demande, c'est de me mettre au courant des moindres faits et gestes de Morency.

– C'est assez simple. Il a demandé à son comptable de liquider toutes ses affaires. Quant à lui, sitôt l'enquête terminée, il part en direction de la Jamaïque. Il a l'intention de s'installer en permanence, là-bas, avec son fils.

– Bon, dans ce cas, sergent, je vais demander votre collaboration. J'aimerais que vous fassiez certaines recherches pour moi. Voici ce que je désire.

Et Robert Dumont expliqua son idée au sergent-détective. Ce dernier semblait fort

surpris.

– Mais, pourquoi toutes ces recherches ? Je ne comprends pas.

– Vous m’êtes très sympathique, Garnier, aussi, je vais vous dire ce qui s’est passé, selon moi.

Puis, prenant brusquement une décision, Dumont sonna Yamata et lui demanda de faire venir Michel. « Cette affaire l’intéresse. Il en sait très peu, mais tout de même il a été mêlé à l’enquête. »

Lorsque le grand Beaulac apparut, le Manchot lui ordonna de s’installer dans un fauteuil et d’écouter.

– Et s’il te plaît, Michel, ne pose pas de questions inutiles.

Le Manchot fouilla dans la boîte qui se trouvait sur son bureau, prit un de ses cigares, s’alluma, puis se mit à se promener devant les fauteuils occupés par les deux hommes.

– Vous savez que Gaston Morency s’est mis en communication avec moi. Il avait besoin de

protection. Il avait reçu des lettres de menaces. Il ne veut pas communiquer avec les policiers. Il préfère un détective privé, quelqu'un de connu, comme moi, quelqu'un qui pourra l'aider. Je me présente chez lui et fais la connaissance de sa mère. Je suis d'ailleurs une des seules personnes à avoir causé avec cette vieille dame depuis qu'elle a pris la fuite de la maison de santé. Elle me paraît très normale, elle me fait croire qu'elle va prévenir son fils et s'éloigne. Ensuite, je suis reçu par Morency qui me parle des lettres de menaces, de son épouse, de son comptable, de Cinthya Galanto qui a déjà été sa maîtresse... il parle, parle et le temps passe. Soudain, nous recevons un appel de Saint-Adolphe. C'est Maurice, qui apprend à Morency que le jardinier a été assassiné. Tout de suite, Morency comprend que sa femme et son fils sont en danger.

Le Manchot s'arrêta de parler pendant quelques secondes. Il secoua la cendre de son cigare dans le cendrier sur pied et le sergent-détective Garnier en profita pour déclarer :

– En hélicoptère, vous vous êtes rendu à Saint-

Adolphe, en compagnie de Morency.

– Juste et nous y avons fait les horribles découvertes que vous savez. Viviane Morency a été tuée. On l’a complètement défigurée, lui tirant en pleine figure. Meurtre commis par un maniaque, sans doute. Notre attention est attirée par des petites marques dans le sol, faites par une canne, sans aucun doute. Le fils de Morency est disparu et soudain, nous comprenons. Madame Morency, la mère de Gaston, est folle, elle déteste sa bru. Elle marche en s’aidant d’une canne et nous avons appris, avant de quitter Laval, qu’elle s’était enfuie en voiture. Tout est clair. C’est elle qui a tué le gardien, le jardinier et sa bru, puis elle s’est enfuie avec son petit-fils. Morency refuse de vous dire toute la vérité et me demande de ne pas parler de sa mère, craignant pour la vie de son fils. Selon lui, ses hommes pourront sans doute raisonner madame Morency s’ils la retrouvent.

– Ce n’est pas ce qui s’est passé ! fit Garnier.

Le Manchot approuva.

– Vous avez raison, pas tout à fait. Ils ont

retrouvé la voiture, mais madame Morency, dans un geste surprise, libère son petit-fils puis plonge dans un ravin avec la voiture qui prend feu et explose. Et ainsi se termine le drame de Morency. Une folle a commis trois meurtres mais, avant de se tuer, elle a décidé de sauver la vie de son petit-fils. L'affaire sera rapidement classée. C'est bien ce qu'on dira demain à l'enquête du coroner, sergent ?

– Mais oui, n'est-ce pas ce qui s'est passé ?

– Non. Il y avait quelque chose qui me fatiguait en rapport avec certaines victimes. Ça m'a pris un peu de temps à comprendre.

Le Manchot retourna derrière son bureau, s'assit dans son fauteuil pivotant, bascula vers l'arrière, puis continua son exposé.

– En poursuivant l'enquête, j'appris que Morency n'avait plus le sou. C'est Galanto, un des rois de la mafia, qui s'était acharné contre lui depuis déjà trois ou quatre ans. Morency n'est plus l'homme puissant qu'il était. Sa fortune est réduite à zéro ou presque, celle de sa femme également. Pourtant, Viviane est une femme

calculatrice, extrêmement intelligente. Morency n'a plus, près de lui, que quelques hommes sûrs, capables de se tuer pour lui. Après avoir été blessé au cabaret le Canotier, j'ai dû me reposer, j'ai eu le temps de réfléchir et, soudain, tout m'est apparu clairement... aussi clairement que les figures des victimes.

Une fois de plus, le Manchot arrêta son monologue. Jusque-là, Michel Beaulac n'avait pas dit une seule parole. Mais soudain, comme mû par un ressort, il bondit de son siège.

– Torrieu ! Les figures des victimes... mais oui, boss, c'est ça... les figures. Vous comprenez pas, sergent ?

– Mais quoi donc ?

– Qui a identifié positivement Viviane Morency ? Pouvez-vous me le dire ? Seul son mari l'a fait. Elle est totalement défigurée. Et qui a identifié la mère de monsieur Morency ? Vous avez rien que les témoignages de deux hommes qui sont vendus corps et âme à leur patron. Madame Morency est morte brûlée. On est incapable de l'identifier. C'est à ça que vous

voulez en venir, boss ?

Le Manchot esquissa un large sourire.

– Je te félicite, Michel. Bientôt, je pourrai te classer parmi les bons détectives privés.

Nerveusement, Garnier se leva.

– Ça n'a aucun sens, Manchot, vous tentez de me faire croire que...

– J'ai compris en me souvenant de ma rencontre avec madame Morency, la mère de Gaston, cette vieille dame solide, qui me parle de son fils, qui marche sans l'aide de sa canne. Et je me souvins de cette voix rauque, une voix pas tout à fait naturelle et tout est devenu très clair. Viviane, une femme supérieurement intelligente, Morency, son mari, un homme qui voit sa puissance s'effriter et qui n'a qu'un but, retrouver une partie de sa fortune et le plus tôt possible. Sa mère se sauve de la maison de santé et va mourir chez son fils. C'est alors que lui et Viviane dressent leur plan diabolique. On cache le cadavre de madame Morency. Vous le retrouverez probablement enterré dans les jardins

de la maison de Laval. Les comparses de Morency trouvent facilement deux victimes, une jeune et une plus âgée. C'est pour cette raison, sergent, que je vous demande de fouiller les dossiers des personnes disparues. Vous découvrirez probablement qu'une jeune prostituée est disparue sans laisser de traces. Cette fille, on l'a conduite à la maison de Morency. Sans savoir ce qui l'attend, elle se rend à Saint-Adolphe, en compagnie de Maurice, de Viviane et de Jonathan, le jeune fils de Morency. Pendant ce temps, on me contacte. Il faut rendre la chose très plausible. J'arrive et je suis reçu par une supposée vieille femme, pendant que Morency est en train de prendre sa douche. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris. C'est Morency lui-même qui, maquillé, portant perruque, a joué le rôle de la mère. Il me laisse seul et prend bien son temps pour se démaquiller, puis il vient me retrouver. Quelques instants plus tard, on nous apprend que la vieille dame a fui en voiture.

Michel demanda :

– Quand avez-vous compris que Morency vous avait trompé ?

– Tout d’abord, reprit le Manchot, ce furent les cadavres qu’on ne pouvait identifier. Ensuite, j’étais la seule personne, hormis les comparses de Morency, à avoir vu la vieille dame, à lui avoir parlé. Même les voisins les plus proches ne l’ont pas vue depuis sa fuite. Alors, j’ai commencé à deviner la vérité... Pendant que moi, pauvre idiot, j’écoute les balivernes de Morency, Viviane assassine tout d’abord le jardinier. C’est un témoin gênant. Maurice téléphone à Laval. Alors, Viviane continue son massacre. Elle tue sa jeune compagne, la défigurant complètement, après lui avoir fait mettre ses vêtements, ses bijoux, enfin tout pour permettre l’identification. Il y a Maurice, c’est un homme sûr. Mais elle craint le chantage. Une victime de plus ou de moins, ce n’est pas grave. Alors, elle tue également Maurice, puis quitte le chalet avec Jonathan. La suite, vous la connaissez.

Le sergent Gauthier n’en croyait pas ses oreilles.

– Mais la mort de la vieille dame ?

– Tout ça fut préparé par les comparses de Morency. On a trouvé une victime qu'on place dans la voiture et c'est le plongeon, suivi de l'explosion. Jonathan est ramené à la maison, en sécurité. Quant à Viviane Morency, je suis certain qu'elle est déjà en Jamaïque où son mari ira la retrouver. Non seulement Morency avait de très fortes assurances sur la vie des deux femmes, assurances avec double indemnité, mais Viviane a réussi à arracher cinquante mille dollars à Galanto.

Et Robert Dumont raconta son entrevue avec le petit roi de la mafia.

– Évidemment, sergent, je n'ai aucune preuve de ce que j'avance. Morency et sa femme se sont servis de moi, ils avaient préparé un plan diabolique, ils l'ont mis à exécution et ils auraient pu réussir. Mais voilà, Morency a trop hâte de fuir le pays. C'est la preuve qu'il est coupable.

– Pourquoi n'attend-il pas ici, au Québec, sans se hâter, puisqu'il a commis des crimes parfaits ?

– Il y a deux bonnes raisons. Premièrement, il craint la vengeance de Galanto. Viviane a commis une très grave erreur en lui soutirant cinquante mille dollars. Enfin, il est possible qu’il se dise que tôt ou tard, je finirai par deviner la vérité.

Garnier ne savait plus que penser.

– Mais qu’allons-nous faire ?

– Laissez la justice suivre son cours. Demain, qu’on rende un verdict de meurtre commis par une malade mentale qui s’est ensuite suicidée. Laissez partir Morency et son fils. Un jour ou l’autre, il retrouvera Viviane et c’est alors que vous pourrez réellement mettre un terme à votre enquête. En attendant, sitôt que Morency aura quitté le Québec, arrêtez donc ses employés : Ben, son nom est Benoît Garceau, Hervé Blanchard et Léon Verdier, deux ex-détenus qui lui servaient de gardes du corps. Il sont sûrement au courant de tout et Morency récompensera généreusement leur silence. Mais sans doute, s’ils voient qu’ils peuvent être accusés de meurtre, ils déballeront leur sac.

L'affaire Morency se termina beaucoup plus rapidement que prévu. Dès le départ de l'homme d'affaires avec son fils, les policiers entreprirent des fouilles dans la maison de Laval.

Enterré dans la cave, on découvrit le corps de la vieille madame Morency. Elle était morte depuis plus de dix jours. Aussitôt, on arrêta les comparses de Morency et ils décidèrent de vider leur sac, espérant s'en tirer plus facilement s'ils disaient la vérité.

Quant à Morency, on attendit patiemment qu'il se soit installé en Jamaïque et que Viviane, les cheveux teints, presque méconnaissable, aille le retrouver. Le couple fut arrêté et on demanda leur extradition.

Le Manchot déclara à son assistant, Michel Beaulac :

– C'est avec grand plaisir que j'irai rendre visite à Morency lorsqu'il sera derrière les barreaux. Lui aussi apprendra qu'on ne peut se moquer impunément du Manchot. Sans le savoir, j'ai failli aider un dangereux criminel à exécuter la plus diabolique des machinations.

*

Robert Dumont, même s'il était très populaire auprès des femmes, ne semblait pas vouloir s'amouracher. Il avait encore tout frais à la mémoire le souvenir de la mort tragique de Nicole Poulin, la seule femme qu'il avait vraiment aimée.

Mais le Manchot n'était pas un saint. Quand une femme lui plaisait, il pouvait avoir une courte aventure, qui se terminait rapidement.

C'est en prenant un verre, avant d'entrer à son appartement, qu'il avait rencontré cette jolie brune, une femme qui paraissait triste, qui semblait s'ennuyer et qui refusait toutes les invitations des hommes qui voulaient la faire danser. Cependant, un des danseurs – il avait sans doute ingurgité quelques verres de trop – insista et chercha même à obliger la femme à se lever. Le Manchot décida d'intervenir.

– Tu n'as pas compris, le jeune ? Madame ne

veut pas danser, c'est clair ?

Le garçon se retourna, regarda le Manchot, cet homme bâti en athlète, et décida de ne pas insister. Il s'éloigna rapidement.

– Je vous remercie, monsieur. Ordinairement, j'adore danser, mais depuis quelques mois... depuis que je suis veuve... c'est d'ailleurs la première fois que je me permets de sortir seule.

Et quelques minutes plus tard, Gaétane avait pris place à la table du Manchot. On causa longuement et elle accepta enfin de danser.

– C'est la première fois, depuis des mois, que je suis dans les bras d'un homme. Heureusement que j'ai confiance en vous, monsieur Dumont, je me sens tout étourdie.

Et une heure plus tard, lorsque le Manchot offrit à Gaétane d'aller la reconduire, elle accepta. Elle habitait une jolie maison dans le quartier très chic de Notre-Dame-de-Grâce. Elle invita le détective à prendre un dernier café et Dumont comprit que le tout ne se terminerait pas là. D'ailleurs, quand il prit la femme dans ses

bras, quand il l'embrassa, elle s'abandonna passionnément.

Il pouvait être trois heures du matin lorsque, soudain elle poussa brusquement le Manchot.

– Robert ! Vite, levez-vous !

Le Manchot sursauta :

– Hein, quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai entendu du bruit. Ce n'est pas possible, ça ne se peut pas. Il devait être en dehors de Montréal pour au moins deux jours...

Rapidement, enfilant un déshabillé, elle s'était rendue à la fenêtre.

– C'est lui, mon mari !

– Quoi ? Mais vous m'avez dit que vous étiez...

– Veuve, oui, je voulais attirer votre pitié. Vite, sauvez-vous, s'il vous trouve ici...

Le Manchot, en maudissant cette femme, s'habillait rapidement.

– Trop tard, il entre. Et il va sûrement nous faire beaucoup d'ennuis.

Et en bégayant, elle murmura :

– Mon mari... c'est un avocat, maître Laurent Perland.

– Quoi ?

Le Manchot connaissait cet avocat. Il l'avait rencontré à quelques reprises. C'était un ami intime de l'inspecteur Bernier, son ex-supérieur dans la police, l'homme qui le détestait le plus au monde !

Et le Manchot n'était pas encore revenu de sa surprise que la porte de la chambre s'ouvrait. L'avocat Laurent Perland, le mari de Gaétane venait d'entrer.

Le scandale qui fera suite à cette affaire ne risque-t-il pas de compromettre toute la carrière du Manchot ?

Ne manquez pas de suivre les aventures de votre héros préféré dans le prochain numéro qui aura pour titre : *L'homme qui ne veut pas mourir.*

Cet ouvrage est le 423^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.